

Les coquelicots

Aux Franciscaines de Grotta Ferrata

Frères coquelicots, vous que notre pied foule,
Vous qui mettez aux prés une sanglante houle :
Papillonnets de flamme ou pétales de feu,
Souriez-moi toujours, " fioretti " de Dieu.

• • •

Tout le long des sentiers, aux bords de la grand'route,
Sur la cîme des monts comme au coeur des ravins,
Au milieu de la lande enclose où l'agneau broute,
Dans les épis qu'un vent léger met en déroute,
Les coquelicots sont des sourires divins.

Et comme tout sourire est beau dès qu'il console,
Le doux coquelicot sème sa joie au vent ;
Des palais, des villas que la ruine isole,
Il fleurit du balcon la dernière console
Et met une couronne au front du vieil auvent.

Aux crevasses des murs du fier Castel Saint-Ange,
Sur les débris épars du Forum de Trajan,
Aux flancs du Palatin, sa fraîche beauté venge
De leur chute les arts de cet empire étrange,
Qui vit régner Néron et proscrire saint Jean.

Près des vasques de marbre, aux Grottes d'Egérie,
Aux Thermes de Titus ou de Caracalla,
Et jusqu'au Capitole, il met sa broderie
De pourpre sur la mousse, et l'on dirait qu'il rie
Sur le tombeau muré de la *gens* Metella.

Dans l'atrium lépreux des riches basiliques.
 Aux arceaux du narthex, à ses frises à jours,
 Comme aux cloîtres déserts des ordres monastiques,
 Ornant les chapiteaux, les écus symboliques,
 On le trouve partout, on le trouve toujours.

Avec le géranium, le seringa, les roses,
 Il prodigue ses dons à l'humble pauvreté
 Dont il pare les toits et les gîtes moroses,
 Mettant un œil rieur à des fenêtres closes,
 Où, sans lui, ne luirait jamais d'autre gaîté.

C'est encor peu d'offrir ses jours à la vieillesse,
 Aux brisés de la vie, un divin memento ;
 Il demeure avec ceux qu'ici-bas tout délaisse,
 Comme le souvenir, le regret, il se dresse
 Près des tombes sans noms du blanc *Campo Santo*...

Coquelicots, partout, souriez de tendresse !

* * *

Pourtant je t'aime encore — et je ne puis le taire —
 Parce que tout là-bas, près d'Assise, je crois
 Voir saint François, ému, penché jusqu'à la terre,
 Que son pied va fouler... Car le val solitaire
 Lui paraît teint du sang dont s'empourpra la croix.

Ton feuillage menu, ta tigelle argentée
 Avaient charmé son œil par les larmes meurtri ;
 Ta corolle de gaze, en l'aurore enchantée
 De l'Ombrie, où, le soir, par le vent tourmentée,
 Captiva son regard par l'extase attendri.

Dans son besoin d'aimer tout ce que l'on dédaigne,
 Le saint cherchait une âme en l'être inanimé ;
 Et lorsqu'il vit, tendu vers lui, ton cœur qui saigne :
 " Frère coquelicot — a-t-il dit — nous enseigne
 A redire en pleurant : " L'Amour n'est pas aimé. "

Et pour cela, je crois qu'à la Portioncule
 Tu fus l'heureux témoin du divin concerto
 Enivrant sa grande âme, et dont l'écho circule
 Dans tous ses jours, de l'un à l'autre crépuscule,
 Faisant un paradis du noir Rivo Porto.

Tu te trouvas sans doute, en la nuit séraphique,
 Près du Père, au sommet du rocher glorieux,
 Lorsque sur lui, nouvelle et sainte *Véronique*,¹
 Le Sauveur mit ses traits — ô privilège unique —
 Pour rester ici-bas, sans désertier les cieux.

“ Voyez — a-t-il pu dire un jour — fils de mon âme,
 Ce frère tout petit, vivre selon mon voeu.
 Du limon, un peu d'eau, jamais plus ne réclame :
 Il est né pour fleurir ; sa corolle de flamme
 C'est toute sa beauté, sa vie, et c'est pour Dieu.

“ Frère coquelicot, qui grandis sans culture,
 Haussant vers le ciel bleu tes désirs ingénus
 Saturés de soleil, leur seule nourriture :
 Reçois-moi pour ton fils, Père en miniature —
 Puis vivons et mourons, tous les deux, inconnus. ”

La fleur sourit encor de joie à la nature.

* * *

Vous faisiez l'autre jour, pour les fils de la France,
 D'une gerbe cueillie en vos jardins fermés,²
 Un drapeau : “ Des oeillets tout blancs, ma préférence,
 Des bleuets — disiez-vous — coupés aux cieux, je pense,
 Et des coquelicots, puisque vous les aimez. ”

Jamais les fleurs d'azur ne m'ont paru si belles,
 Jamais les oeillets blancs ne m'ont semblé si doux,
 Et la pourpre jamais n'eut de nuances telles,
 Pour symboliser mieux les ferveurs immortelles
 De l'amour de la France, au pays de *chez nous*.

¹ On croit que le nom de *Véronique* est formé de deux mots signifiant
 “Vraie image”.

² Les Franciscaines missionnaires de Grotta Ferrata.

Et lorsque je revis, dans la lande romaine,
 Les ruines crouler dans votre flot croissant,
 Coquelicots, j'ai cru voir fauchée par la haine
 La jeunesse des Francs, fleur de la gloire humaine,
 Qui tombe au champ d'honneur, dans un ruisseau de sang.

J'ai cru voir le soldat dans un fossé de boue,
 Votre fleur rouge au front, s'endormir consolé :
 Le fier adolescent tendre sa chaude joue
 Au froid baiser du fer dont son amour se joue,
 Et sourire en mourant, pour la France immolé.

Et j'ai cru voir encor l'enfant trois fois fidèle³
 Fidèle à sa patrie, à son nom, à son Dieu,
 Qui porte dans ses bras — la croix-rouge, qu'est-elle ? —
 L'officier qui succombe à l'atteinte mortelle
 Tombé sur lui, marqué de l'étoile de feu.

Je te contemple, ainsi, vision de Pérouse,
 Avec tes boucliers, tous marqués de la croix :
 Car la bravoure veut que sur une humble blouse
 D'infirmier franciscain, parfois la gloire couse
 La croix jadis promise aux soldats de François.

Fils du Poverello, chantons avec l'histoire
 Le " Cantique au Soleil " devant l'humanité :
 C'est un hymne d'amour, c'est un chant de victoire,
 Que tu devras garder, ô France, en ta mémoire,
 Dans tes siècles de paix et d'immortalité...

Et vous, coquelicots, vous sourirez de gloire.

Le frère GILLES, o. f. m.

Rome, 1917

³ Allusion à notre Père Fidèle Cloarech, tué au front, en relevant son officier blessé.

Mgr Baudrillart et l'effort canadien

NOTE DE LA RÉDACTION. — Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, donnait, le jeudi, 8 mars 1917, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une conférence sur l'effort canadien, qui est sûrement, prise dans son ensemble, l'une des études les mieux faites et les plus solides, qui aient été publiées sur la participation du Canada à la guerre qui désole le monde depuis trois ans. La brochure qui nous apportait cette conférence, il y a quelques semaines, contient un peu plus de trente pages. L'éminent recteur a divisé son travail en quatre parties : l'effort politique et moral, l'effort militaire, l'effort civil et l'effort hospitalier et charitable. Il nous a semblé que ce travail avait naturellement sa place marquée dans les pages de notre Revue canadienne. L'auteur nous pardonnera, nous en sommes sûr, de nous l'approprier sans son aveu. Çà et là, nous aurions pu sans doute, et peut-être dû, faire quelques réserves de détail sur telle ou telle appréciation d'un homme ou d'un fait. Nos lecteurs les feront d'eux-mêmes, en restant d'ailleurs comme nous convaincus que l'étude de Mgr Baudrillart constitue vraiment l'une des belles pages de notre histoire contemporaine. Nous donnons aujourd'hui le texte de la première partie : l'effort politique et moral. Dans nos prochaines livraisons, nous publierons les autres parties : l'effort militaire, l'effort civil et l'effort hospitalier et charitable. — E.-J. A.

L'EFFORT CANADIEN ¹

LE Canada ! ce nom ne résonne pas comme tous les autres noms aux oreilles françaises. Chaque fois qu'il est prononcé, et quel que soit l'auditoire, il éveille un écho dans notre sensibilité. En vain les années s'égrènent, les unes par dessus les autres, depuis qu'en 1763 le traité de Paris céda cette terre française à l'Angleterre, il semble qu'elle fasse toujours partie de notre chair. Le Canada, c'est un frère séparé, mais c'est toujours un frère !

¹ Cette conférence de Mgr Baudrillart était sous la présidence de M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui, avant de présenter le conférencier, a fait l'allocution suivante :

La guerre dure depuis trente-deux mois. Elle met aux prises onze peuples, elle s'étend sur presque toute l'Europe, une partie de l'Asie, toutes les mers, et elle n'a pas fini d'attirer dans son mouvement les nations d'abord neutres. Déjà elle est la plus grande de l'histoire, par l'étendue des espaces où elle sévit, des multitudes offertes à ses coups et des tâches imposées au génie humain. N'être pas surpris par elle, en coordonner le prodigieux travail, en concerter le multiple effort, en adoucir à force de méthode les souffrances inévitables, s'épargner par les manœuvres des négociations les ennemis superflus, ne se tromper ni sur la place, ni sur le moment, ni sur les moyens des violences décisives, voilà les devoirs.

Nul ne conteste qu'ils aient été inégalement accomplis, que l'imprévoyance, l'incertitude, l'impéritie aient parfois siégé dans les conseils et gouverné dans l'action. Politique, diplomatie, pouvoirs civils et militaires rendront leurs comptes, quelques-uns lourds, quand la justice envers les personnes cessera d'être un danger pour l'Etat. Mais si envers les arbitres des événements et les responsables de l'avenir elle se réserve, elle n'a pas à retarder l'hommage dû à d'autres à la fois les moins constitués en autorité et les plus considérables en nombre. Elle a à honorer deux multitudes. L'admiration universelle a sacré la femme et le soldat : le soldat, parce que victime de toutes les fautes il a tenu contre toutes à force de courage ; la femme parce qu'en des jours où l'homme devenait féroce et la science même barbare elle a sauvé la pitié. La femme et le soldat de France ont obtenu l'hommage du monde entier ; la France doit retourner l'hommage aux femmes et aux soldats de ses alliés, et parmi ces alliés aucun n'a, à l'égal du Canada, atteint à la perfection des vertus bienfaisantes pour nous.

Et cependant, le sentiment qu'il provoque en nous ne ressemble en rien à celui que, jusqu'au jour où le drapeau français redescendit les Vosges au mois d'août 1914, faisait naître dans nos coeurs l'évocation de l'Alsace-Lorraine. Il n'y entre ni douleur, ni ressentiment, ni revendication. Le Canada est devenu partie intégrante de l'empire britannique et nous y consentons, non pas seulement en vertu de la néces-

On se méprendrait si l'on savait gré à l'Angleterre seule qu'elle nous ait, dans son alliance, apporté par surcroît l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du sud et le Canada. Les Etats, qu'elle appelle ses "Dominions", ne combattent pas parce que l'Angleterre l'a ordonné, mais parce qu'ils l'ont voulu. Peuplés par elle, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, ou conquis malgré eux, comme le Canada et l'Afrique du sud, tous les Etats que l'Angleterre élève à la communion britannique deviennent participants à ses franchises, et il est de ces franchises que les *domaines* lointains et forts se gouvernent eux-mêmes. Instruite par la révolte des vieilles colonies qu'elle a perdues pour les avoir taxées sans leur consentement, elle se contente d'un pouvoir plus reconnu qu'exercé et sur ces empires laisse flotter le drapeau et les rênes. Chaque Dominion était libre de ne pas se joindre à la lutte. Il n'a été engagé que par le vote de son Parlement. Sa collaboration est une offrande volontaire, non seulement de l'Etat, mais de chaque homme : car la loi n'oblige pas, comme en Angleterre, à servir, et nul n'est dans les rangs sinon de son plein gré. Que des volontaires se soient trouvés en tel nombre pour échanger leur habitudes et leur sécurité contre nos épreuves, voilà la plus généreuse des libéralités et ce qui nous fait à jamais débiteurs envers chacun d'eux.

Des Dominions, l'un surtout nous est cher. Le Canada fut nôtre jusqu'en 1763. Soixante mille paysans, surabondance de notre race, gardiens de l'ancienne fécondité, ont aujourd'hui pour descendant trois millions de Canadiens français. Ils ne suffisaient pas à remplir un contingent où affluèrent les Anglais, parce qu'ils y étaient chez eux, les Américains, parce qu'ils se trouvaient tout près, les Irlandais, parce que, victimes sur la terre natale, ils voulaient mettre du vide entre eux et leurs oppresseurs. Ces Canadiens qu'on appela anglais, s'accroissaient à la fois par l'immigration et par les naissances. Ils finirent par l'emporter en nombre sur les Canadiens français, auxquels l'ancienne patrie n'envoyait plus de colons et qui se multipliaient seulement par les mariages. Ces Canadiens anglais dépassent aujourd'hui quatre millions. Ils étaient donc les plus nombreux au Parlement qui a voté la guerre, comme ils sont plus nombreux dans les corps volontaires qui la soutiennent.

sité passée qui nous imposa cet assentiment, non pas seulement en vertu de la sagesse présente qui l'exige, mais de notre plein gré et, si je l'ose dire, de bon coeur. Pourquoi ? Ah ! c'est que si jadis nos frères ont souffert, depuis longtemps les plus dures de leurs peines ont cessé ; c'est que l'Angleterre, après la révolte de ses colonies d'Amérique, comprit qu'elle devait faire très large l'autonomie de ses nouveaux sujets, qu'elle devait respecter leurs traditions et leurs affec-

Mais deux sangs et deux langues ont ici créé l'unité, et ces soldats tous semblables et toujours égaux semblent, par leurs élans et par leurs résistances, avoir mêlé les dons de leurs deux races. Entre eux pourtant notre reconnaissance distingue. Les Canadiens anglais, sans être nos parents, sont venus à notre aide par haine de la force inique. Ce qui les a décidés, ce n'est pas l'attachement à la France mais l'attachement au droit. Et moins il entre de préférence pour nous dans le secours donné par eux à notre cause sur notre sol étranger pour eux, plus nous leur devons. Les Canadiens français nous sont autre chose. Ils sont les fils de notre passé. Ils n'aiment pas seulement le droit, mais les moeurs, mais la tradition, mais la personne de la France. Et sans moins de gratitude, nous vouons plus de tendresse à ces combattants qui, sur notre sol, ne se croient pas sur un sol étranger, et à ces morts tombés, pour nous, sur la terre de leurs aïeux.

Et comment penser à eux, sans penser à vous, femmes canadiennes, dont la générosité aussi dépasse les habituelles mesures ? L'ordinaire est que les femmes témoignent du dévouement aux soldats de leur pays. Et cette sollicitude, plus désintéressée déjà, n'est pas encore insolite, quand les femmes d'un pays neutre répandent sur les combattants étrangers les secours que ne réclament pas des détresses proches. Mais que des femmes d'une nation en guerre, malgré tout angoissées par le sort de leurs fils, de leurs maris, de leurs frères, élèvent leurs coeurs au-dessus des afflictions domestiques, aient pitié d'étrangers, les compagnons de ces frères et de ces fils, et traitent ces étrangers comme elles traitent leurs plus proches, voilà l'extraordinaire et voilà l'habituel pour les femmes du Canada. Leurs dons inépuisables chargent leurs navires, emplissent nos entrepôts. Là encore se sont unies les vertus des deux races pour compléter l'oeuvre. Elle emprunte à la libéralité britannique la largesse, la prévoyance, la précision et cette plénitude des actes auxquels nulle parole ne saurait ajouter. Et pourtant les paroles aussi sont inspirées à la sensibilité des Canadiennes françaises et un prix nouveau est donné aux actes par cette langue du coeur, soit que dans des déclarations publiques elles soient inspiratrices d'élans et semeuses d'oeuvres,

tions; c'est que, très éloignés de leurs nouveaux comme de leurs anciens maîtres, ils ont pu devenir une nation; c'est qu'ils ne sont pas la province arrachée au corps même de la patrie, impuissante par sa situation et par sa petitesse à vivre de sa vie propre, livrée à des gouvernants incapables de comprendre et d'admettre cette fidélité du coeur et des souvenirs, qui est l'honneur de certaines races et qui peut s'associer à un

soit que, enfermées dans chaque envoi, et par un mot, elles transmettent aux destinataires inconnus et présents l'expression toujours dévouée, selon les conditions et les âges d'une bonté toujours touchante, et ajoute à la valeur des dons la grâce de donner.

Nos gratitudee trouvèrent en Mgr Baudrillart le meilleur interprète, et à cause de ce qu'il est, et à cause de ce qu'il fait.

Le Canada excluait de son amour pour la France l'immoralité et l'athéisme qu'on nous reprochait. Ce mauvais renom était notre oeuvre, car nous avions des propagateurs — souvent les mêmes — de licence et d'incrédulité, et était surtout l'oeuvre de nos ennemis qui présentaient les excès de deux minorités, gens de plume et gens de tribune, comme le sentiment de la nation même. Et l'imposture trouvait quelque prétexte dans l'attitude des catholiques français, que le Canada jugeait trop passifs, trop silencieux, trop absents. La guerre a remis en leur place les hommes et les doctrines. Dans la gravité et le deuil des événements, l'impudence voluptueuse a eu honte de sa morale et a disparu. Les tranchées se sont garnies de croyants, à qui la vue de la mort laissait leur calme et rendait leur foi. Et le péril national a inspiré aux catholiques la plus méritoire des revanches: rappeler à l'univers catholique leur nombre et leur force, taire le mal fait chez eux à leurs doctrines et ne pas reprocher les iniquités de la paix à ceux qui, dans la guerre, représentaient la France.

Mgr Baudrillart compte parmi les chefs dans ce clergé français qui a été l'apôtre et le témoin de nos croyances renouvelées par l'épreuve. Il dirige la principale des universités, où l'on travaille à affermir ces croyances par l'éducation du savoir. Il est le plus actif organisateur de la propagande où, par l'affirmation de ses croyances, les catholiques servent les intérêts de la patrie. Sa présence ici rappellera ce que sa parole s'abstiendrait de dire. Où doit parvenir l'expression de nos sentiments sa voix parviendra comme un gage de cette renaissance chrétienne que, non seulement le zèle ardent des Canadiennes françaises, non seulement la foi intacte des Canadiens français, mais le protestantisme religieux des Canadiens anglais, attendent, désirent, appellent, comme l'accord de notre vie morale avec la leur et avec nos propres traditions.

loyalisme politique nouveau. Le symbole tant de fois évoqué du monument qui unit dans un culte commun Montcalm, l'héroïque vaincu, et Wolfe, le noble vainqueur, représente au Canada une réalité. Supposez qu'à Strasbourg une image de ce genre eût rapproché le vainqueur et le vaincu de Reichshoffen, eût-il symbolisé autre chose qu'un mensonge ? "Nous aimons l'Angleterre d'un amour de raison, a pu écrire au cours de cette guerre le *leader* du nationalisme canadien-français et, si on me permet, ajoute-t-il, d'exprimer ma pensée personnelle, je dirai que j'aime l'Angleterre d'un amour d'admiration." ² En des vers célèbres, le poète Louis Fréchette n'a pas hésité à chanter les deux drapeaux :

Regarde, me disait mon père,
Ce drapeau vaillamment porté.
Il a fait ton pays prospère,
Et respecte ta liberté.

C'est le drapeau de l'Angleterre.
Sans tache, sur le firmament,
Presque à tous les points de la terre,
Il flotte glorieusement...

Longtemps ce glorieux insigne
De notre gloire fut jaloux...

Oublions les jours de tempêtes,
Et, mon enfant, puisqu'aujourd'hui
Ce drapeau flotte sur nos têtes,
Il faut s'incliner devant lui.

Mais, père, pardonnez si j'ose...
N'en est-il pas un autre à nous ?
— Ah! celui-là, c'est autre chose :
Il faut le baiser à genoux!

² Ces paroles de M. Bourassa sont tirées d'un article intitulé : *La langue française et le maintien de la confédération*, publié au début de l'année 1917.

I L'EFFORT POLITIQUE ET MORAL : L'INTERVENTION

Et voici que maintenant les deux drapeaux de France et d'Angleterre flottent côte à côte et mêlent leurs couleurs. Les deux mères patries des Canadiens défendent les mêmes droits et la même civilisation contre la même injustice et la même barbarie. Canadiens anglais et Canadiens français peuvent écouter les uns et les autres la voix du sang : elle les appelle dans le même camp.

C'est le 2 août 1914, date à jamais solennelle dans l'histoire du monde, que cet appel se fit entendre. Porté de vague en vague, le tocsin qui sonnait aux églises de France vint faire vibrer les cloches des villages français d'outre-mer, tandis qu'à la même heure la nouvelle de la neutralité belge violée soulevait l'indignation des fils généreux de la vieille Angleterre. Qu'allait faire le Canada? Singulière question, me direz-vous! Le Canada, pouvait-il choisir? Comme l'Algérie suit la France, ne devait-il pas suivre l'Angleterre et donc faire la guerre si l'Angleterre la faisait?

Eh bien, non! messieurs. Le Canada, pas plus que l'Australie et la Nouvelle-Zélande, pas plus que l'Afrique australe, n'est une colonie. C'est une puissance, un *Dominion*, un Etat autonome, rattaché à la métropole par la volonté commune, par la présence d'un gouverneur investi d'attributions à peu près honorifiques, un Etat doué d'un parlement et d'un ministère indépendants. Les *Dominions* ne sont obligés de fournir à la mère-patrie ni subsides, ni contingent militaire. Si le gouvernement de Londres leur en demande, ils sont libres de refuser. Suivant l'heureuse expression du premier ministre actuel, sir Robert Laird Borden, " le Canada travaille comme une nation autonome dans le reste de l'empire britan-

nique. ”³ S’il lui plaît d’agir avec l’Angleterre, ce ne peut être qu’en vertu d’une action concertée et consentie. Et, c’est bien dans cette pensée que l’ancien premier ministre, sir Wilfrid Laurier, s’était rencontré avec celui d’aujourd’hui, alors chef de l’opposition, lorsqu’en 1911 il avait admis “ qu’en cas de péril, la flotte canadienne devait coopérer avec la flotte britannique ”, mais en réservant “ la décision du Canada pour chaque cas particulier ”.⁴ Trois ans plus tard, le cas particulier se présentait et dans quelles conditions !

Mais c’étaient des conditions très simples, penserez-vous peut-être encore. Ne venez-vous pas de nous montrer les Canadiens français et les Canadiens anglais, mus chacun par un sentiment différent, nous l’accordons, mais en définitive tendant vers le même but et capable de provoquer une même résolution ? Ne nous hâtons pas de conclure. Ici-bas, surtout quand il s’agit de politique, et plus encore de cette chose effroyable qu’est la guerre, le sentiment n’est pas, ni ne peut, ni ne doit, être tout. Et de plus, l’identité des sentiments n’entraîne pas nécessairement l’identité des conceptions et des résolutions. On peut différer beaucoup sur la manière de rendre service à un ami qu’on veut servir.

Le Canada n’est pas un pays homogène. Physiquement, c’est une contrée vaste comme l’Europe — plus de neuf cent millions d’hectares ! — partagée en trois régions : le Canada proprement dit, bassin lacustre et fluvial du Saint-Laurent, avec les îles et presqu’îles de son embouchure, l’un des plus beaux pays du monde ; les grandes plaines du nord, sillonnées par les abondantes rivières qui se jettent dans la baie d’Hudson ; à l’ouest, descendant les pentes des Montagnes Rocheuses, la Colombie britannique, que prolonge l’île de Vancouver. Bas-

³ Cité par *l’Illustration*, 5 août 1916.

⁴ André Beaulieu. Le très honorable Robert Laird Borden, premier ministre du Canada, Montréal 1912 ; p. 25.

sin de l'Atlantique, bassin de l'Océan glacial, bassin du Pacifique; plaines fertiles et plaines glacées, montagnes arides, riches et riantes collines; prairies et forêts; pays de grande culture, pays de chasse et pays de pêche; royaume du blé, royaume des fourrures, royaume des poissons; pays continental et pays maritime; pays agricole et qui peut devenir industriel, qui aspire à une vie économique intense et qui en a besoin: voilà le Canada. La troubler, cette vie, la troubler par la guerre, n'est-ce pas exposer le pays tout entier à la ruine, n'est-ce pas paralyser son essor, alors qu'il ne demande qu'à vivre, à multiplier sa population, dix fois trop faible pour son territoire? Et pourquoi? La terre natale est-elle menacée? Par contrecoup? Oui! Mais, à part quelques politiques, qui le voit? L'ennemi est-il aux portes? Non. Il s'agit de se solidariser avec des nations chères sans doute, mais si lointaines.

Encore, si ce pays qui, physiquement, n'est pas homogène, l'était politiquement par la race qui l'habite, par ses traditions, par une longue histoire. Mais non! Sans doute, il y a deux éléments antiques et fonciers, les descendants des colons français qui peuplent en majorité le Bas-Canada, presque aussi grand que la France, et les descendants des colons anglais, maîtres du Haut-Canada, habitués à vivre ensemble, tout en se suspectant quelque peu. Mais, à côté de ces vieilles provinces, il y en a de toutes neuves, à côté des Canadiens de naissance, il y a aussi des Anglais proprement dits, des Ecossais, des Irlandais, des Français, des Italiens, des Américains du nord et du sud, des émigrants, venus de toutes les parties du monde, il y a des Allemands, des Allemands qui, là comme partout, poursuivent leur active propagande.

Entre tous ces hommes, que de raisons de ne pas s'entendre, que de causes de luttes, sociales, politiques, religieuses! Ici des conservateurs, là des libéraux, des radicaux, des socia-

listes. Ici des catholiques, là des protestants, là des francs-maçons. Même entre catholiques la question des races et celle des langues creusent un fossé que la parole du pape parvient à peine à combler.⁵ Fût-ce entre Canadiens français, l'accord est loin d'être parfait. Sans doute, quand ils ont su la France en danger, leur coeur a palpité. Mais voici que l'orateur qui les enchante, le chef du parti nationaliste, celui que l'on avait cru pouvoir appeler le plus français des Canadiens, Henri Bourassa, dit à ses frères qu'il faut regarder plus loin que le jour présent, qu'engager le Canada sous le drapeau de l'Angleterre dans la guerre d'aujourd'hui, c'est courir le risque d'avoir à la suivre plus tard même contre la France.⁶ Et, en même temps, dans ce pays où le clergé a été l'élément conservateur du patrimoine français, une partie des prêtres est désorientée par la réputation de guerre à la religion que la France n'a que trop contribué à s'acquérir et que perfidement l'ennemi a exploitée et aggravée. La France dont ils descendent, la France dont ils se souviennent, la France qu'ils aiment, c'est celle d'Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV. Or cette France-là, peuvent-ils la reconnaître dans la France d'aujourd'hui? Ah oui! messieurs, mainte-

⁵ Lettre de Benoit XV aux archevêques et évêques canadiens, publiée dans la *Croix* du 12 novembre 1916. Cf. l'*Action Catholique*, de Québec, 5 décembre 1916.

⁶ Voir la collection du journal *Le Devoir* et *Hier, Aujourd'hui, Demain, Problèmes nationaux*, par Henri Bourassa, Montréal 1916; notamment la 3e partie : *Le Canadien et la guerre européenne. Pour qui nous battons-nous? France ou Angleterre?* p. 87. — Dans son remarquable article de la *Nouvelle Revue*, du 15 juillet 1915, M. Edmond Buron examine cette attitude de M. Henri Bourassa, p. 89. Voir aussi les brochures : *Les langues et les nationalités au Canada*, par un *Savage*, avec préface de M. Henri Bourassa. Montréal 1916. — *Où allons-nous? Le nationalisme canadien*. Montréal 1916. Il faut lire également dans les *Débats des Communes* (officiel) Ottawa, 18 janvier 1916, un admirable discours de M. Casgrain, ministre des postes, où tous ces points de vue sont envisagés.

nant, nous oserons le dire, ils le peuvent ! La vieille France a revécu en tout ce qu'elle avait de plus sublime. C'est la France immortelle qui s'est manifestée au monde ! Mais avait-on lieu de le conjecturer en août 1914 ? Non, la question n'était pas si simple qu'elle a pu vous le paraître.

Et sans doute, à la réflexion, un catholique devait-il se dire qu'une nation qui garde le culte de l'Eucharistie, du Sacré-Coeur, de la Vierge et des saints, comme le fait la nôtre, qu'une nation dont le clergé s'est laissé dépouiller de tous ses biens plutôt que de ne pas obéir à un mot du Souverain Pontife, qu'une nation dont, en dépit de toutes les persécutions, les oeuvres chrétiennes vivent, prospèrent, se multiplient, et de qui les missionnaires parcourent toutes les routes du monde, qu'une telle nation ne saurait être rayée du nombre des nations catholiques, et qu'au surplus, il suffit qu'elle défende la cause du droit pour n'être pas indigne d'être soutenue. Et de même, le plus fougueux nationaliste devait-il penser que ce qui importe, quand la vie d'une mère est menacée, c'est de la sauver à l'heure présente et non de se demander si plus tard on n'aura pas à combattre l'allié qui aujourd'hui nous aide à la sauver. Au surplus, après tout ce qui s'est passé dans le monde depuis deux ans et demi, un tel retournement ne semble guère à prévoir, et, s'il fallait prophétiser, ne verrait-on pas plutôt se projeter sur l'écran de l'avenir une Europe occidentale fédérée en face de l'Europe centrale, et les alliés d'à présent unis pour de très longs jours ? Nous le croyons. Et nous estimons que c'est tout cet ensemble de considérations qui, joint à un certain instinct et au sentiment du danger couru par la civilisation française, a opéré le rapprochement de toutes les fractions éparses de la race française et les a unies à la mère-patrie.

Mais nous reconnaissons qu'il y fallait la réflexion et que, pour la provoquer, cette réflexion, et pour démontrer

aux Canadiens que cette guerre devait être et était la guerre du Canada, ⁷ ce n'était pas trop des efforts combinés de ces conducteurs de peuples que sont les hommes d'Etat et les hommes d'Eglise. Honneur aux Borden, aux Casgrain, aux Laurier, aux Bégin, aux Bruchési, et à tous les autres, politiques ou évêques, qui ont assuré à la cause de la justice et de la civilisation le concours précieux de la nation canadienne, entrée par eux et avec eux dans la grande histoire, en même temps que dans la guerre mondiale !

Celui à qui incombait, au mois d'août 1914, la lourde responsabilité d'y engager le Canada, le très honorable sir Robert Laird Borden, était un Canadien d'origine anglaise, qu'une tradition, pour ne pas dire une légende, rattache à des ancêtres français, les Bourdon, de notre midi. ⁸ Instituteur, professeur, avocat, député d'Halifax, il avait pris rapidement, à la Chambre des communes, par sa courtoisie, sa droiture, sa pondération, son énergie, servies par une belle parole, la tête du parti conservateur. Enfin, le 21 septembre 1911, il avait conduit son parti à la victoire et terrassé l'éloquent, le fin, le souple, l'habile lutteur, le grand Canadien français, sir Wilfrid Laurier, chef du parti libéral, qui, depuis si longtemps, détenait le pouvoir. Le 9 octobre, sir Robert Borden s'était vu chargé de la constitution du nouveau ministère. ⁹

Brusquement mis en face du redoutable problème de la guerre, alors que le Parlement était en vacances et que lui-même parcourait les Etats de l'ouest, il n'hésita pas, et c'est

⁷ L'expression est de M. Casgrain, discours du 18 janvier 1916. *Débats des Communes*, p. 49.

⁸ André Beauchesne. Le très honorable Laird Borden.

⁹ André Beauchesne. Le très honorable Laird Borden, et *Mes contemporains*, par L.-O. David, étude sur Wilfrid Laurier, p. 78-98. Montréal 1894.

en toute vérité, qu'accusé de faiblesse, le 22 janvier dernier, par le chef de l'opposition, sir Wilfrid Laurier, son adversaire et pourtant son ami, il était en droit de riposter par cette fière réponse : " Avant même d'avoir pu réunir mes collègues au moment de la déclaration de guerre en août 1914, je télégraphiai à Londres que le Canada se jetterait dans la guerre à côté de la mère-patrie, pour y vaincre ou périr. Et je suis prêt, ajoutait-il, à soumettre ma décision et mon attitude au jugement du peuple et à vaincre ou à périr moi-même sur cette question. " A la Chambre des communes, convoquée en hâte, le 18 août 1914, il avait demandé un crédit de cinq cent millions et promis de lever, s'il le fallait, jusqu'à cinq cent mille hommes. Des taxes spéciales sur les banques, sociétés financières, chemins de fer, compagnies de navigation, dépêches télégraphiques, devaient assurer le complément de ressources indispensables. ¹⁰ Le premier ministre terminait son discours par ces nobles et fermes paroles : " Quant à notre devoir tous nous sommes d'accord. Dans cette querelle nous nous tiendrons épaule contre épaule avec la Grande-Bretagne et les autres Dominions britanniques et ce devoir nous ne manquerons pas de le remplir comme l'honneur du Canada le demande, non par amour de la bataille, non par désir de conquête, non par appétit de possession, mais pour défendre la cause de l'honneur, pour tenir des engagements solennels, pour soutenir les principes de liberté, pour réduire les forces qui voudraient convertir le monde en un camp armé. Oui, au nom même de la paix que nous cherchons à n'importe quel prix sauf celui du déshonneur, nous sommes entrés dans cette

¹⁰ "Canada at War". Special session of the Dominion Parliament. August 1914, Speech by Hon. Sir Robert Laird Borden. Cf., pour le rôle de M. Borden, les deux brochures *Canada at War. Speeches delivered by Rt. Hon. Sir Robert Laird Borden before Canadian Clubs* (December 1914); in *England, Canada and the United States*. July-December 1915.

guerre. Et profondément conscients des résultats immenses qui sont en cause et de tous les sacrifices qu'ils réclament, nous ne reculerons pas devant eux et nous attendrons l'issue."

En même temps, devant le clergé et les communautés religieuses réunis le 8 août, à l'occasion de l'anniversaire de son sacre, l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, cet ancien élève de notre séminaire français à Rome plus d'une fois applaudi à Paris, ce prélat fin, distingué, ouvert, éloquent, que toutes les circonstances ont trouvé à la hauteur de son rôle d'évêque et de citoyen, faisait entendre, en ce pays profondément religieux, la grande voix de l'Eglise: " Et nous, Canadiens, nous ne sommes pas étrangers à la lutte qui s'engage de l'autre côté des mers. L'Angleterre y a été entraînée malgré elle. Il est manifeste qu'elle eût voulu l'éviter à tout prix. Elle s'est montrée admirablement patiente. Nulle provocation n'est venue de sa part et l'histoire enregistrera la fière protestation de son premier ministre: " Jamais aucun peuple n'a entrepris une guerre avec une conscience plus nette et une conviction mieux arrêtée. Nous nous battons pour un principe dont dépend la civilisation du monde. " C'est notre devoir à tous de donner à l'Angleterre notre loyal et généreux appui. Notre peuple n'y manquera pas. La voix de la religion le sollicite autant que l'amour de la patrie. La mobilisation de nos volontaires est déjà commencée. Nous avons notre territoire à protéger tout d'abord. Nous avons à organiser des secours et à nous montrer charitables. S'il faut aller combattre de l'autre côté des mers, nos braves jeunes gens seront prêts et l'on retrouvera en eux la vaillance de leurs pères. " Par une délicate pensée, il se tournait vers nos congréganistes français, " appelés à défendre le drapeau de leur bien-aimée patrie ". Il tenait à les encourager et à les bénir. " Un devoir sacré vous commande, leur disait-il, et vous voulez y être fidèles. Que le Sacré-Coeur de Jésus, que la Vierge

Immaculée vous protègent et vous gardent, et puis, revenez-nous, votre rude tâche achevée, reprendre ici vos apostoliques travaux, après la grande victoire que nous demandons au ciel de nous donner! ” ¹¹

Ainsi fut décidée sur l'initiative du premier ministre, par le vote unanime du Parlement, et avec le concours d'une grande force morale, l'intervention du *Dominion* dans la guerre. Ce fut le premier effort du Canada, celui duquel tous les autres devaient dépendre, l'effort moral et politique pour triompher de répugnances qui n'étaient pas injustifiées et s'exposer à de terribles risques par fidélité pour deux mères-patries unies elles-mêmes dans la défense du droit.

(À SUIVRE)

¹¹ *Semaine religieuse* de Montréal, 17 août 1914.

La lecture expliquée des auteurs classiques¹

APPLICATION DE LA MÉTHODE A UN PASSAGE DE LA BIBLE

Un distingué promoteur et organisateur de cette semaine pédagogique m'a confié la tâche de choisir un passage de la Sainte Ecriture et de l'expliquer comme j'aurais à le faire dans une classe de seconde et de rhétorique. Ce sont les propres termes de son invitation. Durant ce modeste entretien, je l'entendrai sans cesse qui fera résonner à mon oreille cet avertissement : " Des maîtres rompus de vieille date à l'art d'enseigner, et qui pourraient te faire la leçon, t'écoutent, mais c'est à des écoliers que tu parles. Donc, pas d'érudition vaine et encombrante, pas d'effort de style ou de composition pour te hausser au niveau intellectuel de tes collègues dans l'enseignement. " Oui, que le bon maître donne toujours une haute idée de lui-même ! Les enfants vivent de confiance. Mais il n'importe pas tant au professeur d'étaler sa science, quand il en a, que d'en ouvrir la voie aux autres. Avant tout qu'il soit clair, captivant, solide et pratique. L'efficacité de son art est à ce prix. Selon que son enseignement manifeste ou non ces qualités essentielles, tel professeur marquera d'une empreinte profonde l'âme de ses élèves ou leur laissera à peine le souvenir de son nom.

¹ Conférence prononcée à l'occasion des cours de vacances de l'Université Laval de Montréal, le jeudi 2 août 1917.

Voilà, messieurs, comment je comprends les intentions de ceux qui ont organisé cette série de conférences pédagogiques. Et c'est pour m'y conformer que je vous demande la permission de jalonner la route que nous parcourrons ensemble. Supposons qu'il s'agisse de la classe d'ouverture pour l'*explication des auteurs*, au début de la seconde ou de la rhétorique. Après quelques remarques générales sur cet exercice littéraire, j'essaierais d'en montrer aux élèves le but à atteindre, la méthode à suivre et l'application de cette méthode à un texte déterminé, par exemple à un passage de la Bible.

I

Il faut tout d'abord, mes chers jeunes gens, vous prévenir d'une chose. L'explication des modèles constitue, avec l'exercice de la composition française, la partie la plus difficile, la plus délicate, mais aussi la plus profitable, de l'enseignement des belles-lettres. J'oserais dire qu'il faut presque autant de réflexion, de pénétration et de goût — le génie mis à part — pour comprendre un chef-d'oeuvre que pour le faire. Voilà pourquoi cet exercice relève surtout du professeur. C'est une affaire d'initiation. Sans de longues études, n'ayant encore que peu d'expérience de la vie, en belles-lettres ou en rhétorique, vous n'êtes pas capables de saisir par vous-mêmes toute la psychologie d'une page de Racine, tout l'atticisme chrétien d'une belle phrase de Louis Veuillot. Ce n'est qu'après avoir suivi maintes fois, et très attentivement, le travail d'analyse et d'appréciation d'un professeur expérimenté que vous pourrez recevoir quelque impression personnelle de plaisir esthétique en lisant un chef-d'oeuvre et donner quelque raison de ce plaisir. L'explication des auteurs, surtout dans les classes de lettres, ne consiste pas à

s'exclamer après la lecture d'une belle page classique : "C'est beau, c'est excellent, c'est parfait !" Il appartient au professeur de vous aider à vous rendre compte de cette beauté, de cette excellence, de cette perfection. " Les beautés artistiques, a dit Pascal, se sentent plutôt qu'elles ne se voient et l'on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. " Tout cela n'est pas dit pour vous décourager, mes chers amis. Je ne réussirai peut-être pas à vous faire sentir les beautés de telle lettre de Louis Veillot. Mais ce que je vous en dirai vous préparera à juger, à goûter, à admirer les beautés que vous rencontrerez vous-mêmes dans les ouvrages que vous lirez. Selon les aptitudes de chacun de vous à saisir le beau artistique, j'aurai contribué à l'éducation de votre goût. Et si le goût tient à la fois du jugement, de l'imagination et de la sensibilité, j'aurai donc travaillé au développement de ces grandes facultés de votre âme, en un mot à vous rendre plus hommes. C'est la fin principale des belles-lettres.

Voici une dernière remarque que je vous confie une fois pour toutes. Quand on voyage, dans la vieille Europe surtout, on ne rencontre pas toujours, dans les musées, sur les places publiques ou ailleurs, des choses édifiantes. De même, en parcourant les oeuvres classiques, quelquefois très belles du point de vue de l'art, on se trouve en face de tableaux ou de situations plus ou moins indécentes. N'en soyez pas surpris, puisque la littérature est l'image de la société dans laquelle elle mal occupe la plus large place. Mon intention, chers amis, sera toujours de vous respecter et d'être digne. Mais si j'étais obligé d'appuyer parfois sur certain détail légèrement scabreux ou scatologique pour mieux faire comprendre une oeuvre littéraire, j'espère que vous m'écouteriez en jeunes gens sérieux, respectables et chrétiens.

II

Le but où l'on tend, par l'explication des auteurs, n'est pas l'*érudition littéraire* de nos élèves, bien qu'il ne faille pas la négliger, mais la discipline de leurs facultés. Du point de vue intellectuel, toute l'éducation classique se réduit à ceci : développer le plus possible la vigueur de l'esprit par la culture littéraire, afin de préparer le jeune homme à faire de fortes études philosophiques et scientifiques, et, par cela même, l'armer de pied en cap pour résoudre toutes les difficultés et remplir tous les devoirs de la vie. La volonté de l'élève joue sans doute un rôle considérable dans l'étude minutieuse des modèles et en retire un apport immense d'énergie ; mais ce que l'on y cherche surtout pour nos jeunes gens, c'est : — 1o l'*habitude* de la précision rigoureuse dans les opérations de l'esprit, une qualité bien française qui s'oppose au vague, à l'à-peu-près, au nuageux, et qui s'obtient par l'exercice de l'analyse ; 2o le *développement* du goût, par lequel on finit par saisir ce qui est vraiment beau dans une oeuvre et le motif de ses impressions—“Il s'agit, après qu'on a beaucoup lu et étudié, de regarder, de sentir, d'apprécier et d'exprimer par soi-même ; loin de nuire à la culture du goût ce genre d'études peut et doit y aider de très efficace manière.” (P. Fernesseole) ; 3o l'*acquisition* de mille connaissances de détail que la mémoire entasse dans ses greniers. Ces notions diverses que nécessite l'intelligence complète d'un passage littéraire font l'ornement et la richesse d'un esprit cultivé.

On pourrait citer bien d'autres avantages à retirer de l'explication des modèles, comme la lente initiation au travail pénible de la composition française, le premier éveil du talent d'observation par lequel le jeune homme s'habitue à regarder au dedans et autour de lui, le soin continuel de rattacher des connaissances nouvelles à celles qu'on possède déjà, le goût

des nobles pensées, des sentiments généreux, des images neuves et justes, le souci du style, le mécanisme de la phrase, des remarques instructives sur la langue, le vocabulaire, la grammaire, et d'autres profits encore. D'une façon insensible il est vrai, mais très réelle, toutes ces formes de progrès intellectuel ressortent de l'étude des chefs-d'oeuvre. Mais toutes peuvent être ramenées aux trois grands résultats généraux que j'indiquais tout à l'heure : la précision de l'esprit, la culture du goût et l'érudition de bon aloi. Dans la manière d'expliquer les auteurs, le maître-devrait constamment avoir en vue ces trois fruits inappréciables de l'enseignement secondaire.

III

Comment pratiquer l'exercice de l'explication des auteurs ? Avec méthode et discernement. Il faut aussi donner à son enseignement beaucoup de vie, d'entrain et d'enthousiasme. Permettez-moi un souvenir personnel.

Après avoir fait d'assez bonnes études classiques, à ce que je croyais modestement, et enseigné un an ou deux dans mon collège, je me trouvai étudiant à l'Ecole des Carmes à Paris. Un jour, j'assistai pour la première fois au cours d'explication latine de M. Gaston Boissier, au Collège de France. Le vieux savant traduisait et commentait, cette fois-là, la page du IV^e livre de l'Enéide où Virgile raconte le départ nocturne d'Enée qui devait plonger Didon dans un si fatal désespoir. Il lisait quelques vers avec solennité, traduisait en donnant aux mots de valeur la plénitude de leur sens, se moquait du pieux Enée tirant son épée flamboyante, tâchait de nous faire sentir tout le décousu du discours passionné de Didon se préparant au suicide, puis terminait l'explication du passage en nous montrant comment Virgile s'y était pris

pour élever cet épisode romanesque des amours d'Enée pour Didon à la hauteur de la grande épopée. J'étais ravi. C'était pour moi une révélation dans l'art pédagogique. Pour la première fois m'apparaissait la différence profonde entre une traduction sèche, superficielle, grammaticale, et une explication qui fait revivre à nos yeux les personnages et devient une résurrection émouvante du passé. De retour au collège, dans ma classe de seconde, j'avais la tâche d'expliquer le VI^e livre de l'Enéide, l'un des plus captivants du poème. Il va sans dire que je m'évertuais à copier la manière du vieux Gaston Boissier. Chaque jour, je consacrais beaucoup de temps à faire comprendre et admirer, dans ses grandes lignes et en détail, cet étrange épisode de la *descente d'Enée aux enfers*. Les élèves écoutaient bouche bée. Quand l'heure de l'examen fut venue, un examinateur m'arriva tout essoufflé, la tête congestionnée, parce qu'il avait pris une partie de la nuit à repasser la matière de l'examen à l'aide d'une traduction juxtalinéaire de la librairie Hachette. L'épreuve fut déplorable. Mes élèves anonnaient leur traduction. J'avais oublié de la leur faire apprendre ! Mais en revanche, ils s'étaient vivement intéressés à Virgile. Ils avaient pris goût au grand classique. Leurs âmes s'étaient maintes fois émues au contact de son génie. Quinze ans plus tard, quelques-uns de ces élèves me rappelaient les classes intéressantes où nous expliquions le divin Virgile.

L'explication des auteurs, je le répète, comme l'ensemble du cours classique, n'est qu'une initiation, un apprentissage, une direction des efforts de l'élève. Elle doit être, aussi, appropriée à son degré de développement intellectuel.

Dans les deux premières classes de grammaire (6^e et 5^e), l'explication sera presque exclusivement littérale. Elle portera surtout sur le *style*. Le professeur étudiera avec l'élève,

dans le morceau choisi qu'il aura appris par coeur, une *Fable* de La Fontaine par exemple, les particularités grammaticales, les gallicismes, l'orthographe, le sens des mots rares, la propriété des termes. — Dans les classes de 4^e et de 3^e, il sera bon d'ajouter à l'explication littérale un commencement de remarques littéraires sur les *pensées*, les *images* et les *sentiments* qui méritent une attention spéciale. On tâchera de faire saisir par l'élève l'*idée générale* du morceau. Tels seront ses premiers essais d'analyse. — Enfin, dans les classes de *seconde* et de *rhétorique*, on complètera ces premiers rudiments d'explication en exigeant des élèves une analyse détaillée du morceau, la mise au jour du plan et de la liaison des idées, le genre littéraire auquel appartient le texte étudié, ses principales qualités littéraires, les rapprochements auxquels il donne lieu et, en fin de compte, sa valeur morale.

Voilà comment il faut échelonner l'explication des auteurs tout le long du cours d'études, quel qu'il soit. Mais j'entends murmurer une objection sur les lèvres de tous ceux qui ont quelque expérience de l'enseignement. Cette étude minutieuse des modèles demande un temps considérable qu'il faut dérober aux exigences de bien d'autres matières. Assurément. Voilà pourquoi je prétends qu'il n'est pas possible d'expliquer plus d'une dizaine de morceaux français, assez courts, durant toute une année. Voilà pourquoi je soutiens que le professeur, surtout dans les classes de lettres, doit suppléer à cette insuffisance d'explication littéraire par ce que nous appellerons la *lecture expliquée des grands écrivains* et qui peut se pratiquer de la manière suivante.

Je suppose que l'année scolaire est divisée en trimestres. Au premier, le professeur ne lira que des auteurs grecs. Disons qu'il est arrivé à Sophocle. Voici la marche qu'il suivra ordinairement: 1^o Il rappelle les détails biographiques les

plus saillants du grand tragique et énumère les titres de ses principaux ouvrages ; — 2o Pour donner une idée du génie de Sophocle, il prend la pièce d'*Oedipe-Roi*, il résume la légende d'Oedipe et ses relations avec le sphinx, il analyse la tragédie dans ses grandes lignes, puis il en lit quelques passages ; — 3o Il essaie de faire comprendre à ses élèves pourquoi cette pièce est belle, pourquoi on la regarde comme le chef-d'oeuvre du théâtre profane, ce qui caractérise l'art de Sophocle, en même temps que l'art vraiment classique en général—c'est la partie difficile, mais féconde en idées générales, ce qui manque toujours à nos jeunes gens, quand ils se mettent à écrire—; 4o Faire, s'il y a lieu, quelques rapprochements littéraires.

Toute cette causerie sur Sophocle peut se bâcler en une heure. De temps en temps, le professeur pose quelques questions aux élèves pour éveiller leur attention et constater ce qu'ils ont retenu de leurs manuels. Voilà ce que j'appelle la *lecture expliquée des auteurs*. Si le professeur trouve le temps de répéter cette lecture sur cinq ou six auteurs *grecs* au I trimestre, sur le même nombre d'auteurs *latins* au II, et sur un égal nombre toujours d'auteurs *français* au III ; s'il ajoute la dizaine de morceaux choisis appris par coeur et étudiés en détail au cours de l'année, comme nous l'avons dit plus haut, il aura développé chez ses élèves selon leurs aptitudes toutes les qualités intellectuelles qu'on est en droit d'attendre de la littérature dans notre cours classique.

IV

Appliquons maintenant cette méthode au chapitre III du *Livre de Ruth* que nous avons choisi pour modèle.

Disons en quelques mots seulement quel est l'auteur de ce livre sacré, le résumé du sujet, le but religieux et moral.

a) Nous ignorons quelle est la main qui a tenu la plume sous la dictée de l'Esprit-Saint. C'est probablement Samuel, mais peu importe! L'auteur vrai de cette histoire réelle, c'est Dieu lui-même. Il ne faut donc pas étudier ce texte, comme on étudierait Homère ou Virgile, avec les seules lumières de la raison. Nous devons en demander le sens au magistère infaillible de l'Eglise et traiter ces paroles divines avec le même respect religieux, ni plus ni moins, que nous aurions pour les espèces sacramentelles de l'Eucharistie.

b) Cette histoire de Ruth est bien simple. Une famille de Bethléem s'expatrie dans la terre de Moab, afin de vivre plus aisément, comme tant de nos familles canadiennes qui émigrent aux Etats-Unis. La mère Noémi, devenue veuve, veut revenir en Judée, et Ruth, sa bru, une Moabite, veuve elle aussi, s'attache à la fortune de sa belle-mère: "Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu." Ruth devient l'épouse de Booz, un parent de sa belle-mère, Noémi. Elle donne le jour à un fils, nommé Obed, qui sera l'ancêtre de David et du Messie lui-même.

c) Le but principal du livre de Ruth paraît bien être de nous faire connaître comment le Sauveur descend de Judas et comment s'est accomplie la prophétie de Jacob (Gén., 49, 10) "En même temps, il nous enseigne comment Dieu prend sous sa protection ceux qui lui obéissent et se confient totalement en lui en mettant de côté leurs intérêts personnels."

d) Le chapitre III qui nous occupe a souvent scandalisé des lecteurs dont l'esprit se tourne trop aisément vers le mal. Pour des coeurs honnêtes, cet incident de l'histoire de Ruth n'a rien que de fort respectable. Il s'agit tout simplement d'une demande en mariage faite selon les moeurs juives de l'époque. La veuve Noémi veut assurer le bonheur de sa belle-

fille Ruth et faire revivre le nom de son mari défunt dans l'héritier de son patrimoine. Toute famille de Juda pouvait espérer compter le Sauveur parmi ses descendants. Noémi envoie Ruth, toute parfumée, vers le champ de Booz, avec instruction d'attendre que celui-ci soit endormi tout près de ses monceaux de blé et de se coucher à ses pieds. La jeune veuve obéit à sa belle-mère. Au milieu de la nuit, Booz est saisi d'effroi en constatant qu'une femme se trouve près de lui. Un dialogue s'engage. Dans la langue imagée des Orientaux, Ruth demande à Booz de la prendre pour épouse : *Etendez votre manteau sur votre servante, car vous êtes mon proche parent.* — Et Booz lui dit : *Tu es bénie par le Seigneur, ma fille.* Il n'est pas scandalisé, parce qu'il sait qu'il n'a pas affaire à une femme de mauvaise vie : *Ne crains donc point, mais je ferai tout ce que tu me diras, car tout le peuple sait que tu es une femme de vertu. Je suis ton proche parent, mais il y en a un autre plus proche que moi, qui a droit par conséquent avant moi d'acheter ton héritage et de te prendre pour épouse. Il faut qu'il renonce à ses droits avant que je prenne sa place. Dors jusqu'au matin et pars avant qu'il fasse trop clair pour ne scandaliser personne.* Booz lui donne en présent six boisseaux d'orge. Ruth raconte à Noémi tout ce qui s'est passé et Noémi lui dit : *Les affaires vont bien. Attendons ; car cet homme ne se reposera que lorsqu'il aura accompli tout ce qu'il a dit.*

e) Du point de vue *littéraire* et *moral*, nous devons admirer dans ce récit la *simplicité* des temps antiques qui s'y révèle dans tout son charme et dans toute sa naïveté. Louons encore la *rapidité* du conteur qui va droit à son but, sans digression oiseuse ni détail inutile. Que de minutieuses descriptions un romancier moderne ne nous aurait-il pas faites de la beauté de Ruth, du repas copieux des moissonneurs après la

journée faite, du spectacle de cette nature exotique par une belle nuit d'été ! Dans le récit sacré au contraire, tout est sobre, mesuré, bien choisi. L'écrivain note en passant les sentiments essentiels qui rendent cette scène absolument vivante. Booz est devenu plus gai après le repas. C'est à une époque où la tempérance laissait encore quelque plaisir à la vertu. Il est saisi d'effroi, en s'éveillant au milieu de la nuit. Il craint ensuite d'exciter de mauvais propos sur son compte : *Prends garde*, dit-il à Ruth, *que personne ne sache que tu es venue ici*. Tous les personnages de cette scène nous sont sympathiques, chacun pour des motifs différents. Booz, c'est l'homme riche et charitable ; appréciateur de la vertu chez les autres, il respecte les droits du prochain même quand ils contrarient ses désirs, observe les lois de son pays, enfin montre beaucoup de calme et de prudence dans sa conduite ; Ruth reste un modèle d'affection pour son mari, de dévouement pour sa belle-mère, de modestie et de patience industrielle, tandis que Noémi est la mère de famille attachée à ses devoirs et tendant à son but avec ténacité. En un mot, pour la simplicité du récit, la sobriété des détails, le naturel des sentiments, la peinture des caractères, la noblesse du ton, la couleur locale du style—comme cette façon paysanne de désigner cette heure de la nuit où l'on ne distingue pas encore nettement les objets : *Elle se leva donc avant que les hommes se reconnussent mutuellement*—pour toutes ces qualités, rien ne ressemble plus à cette page biblique qu'une idylle de Théocrite, le prince de la poésie pastorale, ou qu'une scène de l'*Odyssée* d'Homère, le modèle des conteurs familiers et touchants.

“ Comme *enseignement moral*, nous voyons en Ruth le dévouement amplement récompensé. Elle a quitté sa famille, son pays, ses dieux, a préféré un vieillard aux jeunes gens ; mais la bénédiction du ciel se répand sur elle et elle mérite

d'être comptée parmi les ancêtres du Sauveur. " (L'abbé Clair, *passim*. Introd. au *Livre de Ruth*, La Sainte Bible, édit. Lethielleux).

f) Je ne puis finir sans rapprocher de cette scène biblique la pièce en vers de Victor Hugo tirée de la *Légende des siècles* et intitulée *Booz endormi*. Le poète ne développe qu'un détail du récit biblique : le sommeil de Booz. Il nous crayonne un portrait très élogieux de cet homme juste. Puis il imagine que Booz a un rêve dans lequel il voit sans le comprendre qu'il sera un des ancêtres du Messie. Il ignore encore qu'une femme est à ses pieds. Ruth, elle, rêve les yeux ouverts. Elle contemple les étoiles et le croissant de la lune. Terminons par ces deux strophes qui vivent dans toutes les mémoires :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
 Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
 Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
 Brillait à l'Occident, et Ruth se demandait,
 Immobile, ouvrant l'oeil à moitié sous ses voiles,
 Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

F.-Z. DECELLES, prtre.

A travers les faits et les oeuvres

La guerre. — Recul russe. — Victoires franco-anglaises sur le front occidental. — La situation. — Un exposé de M. Lloyd George au parlement britannique. — La guerre sous-marine. — La question des subsistances. — Les opérations militaires. — A propos du congrès de Stockolm. — La démission d'un ministre. — Au parlement français. — Déclarations de M. Ribot. — Un grand événement. — La note du pape aux Puissances. — Sa portée. — Son influence. — Au Canada. — La conscription.

DURANT le mois qui s'achève, sur le front oriental, les Allemands ont continué à faire reculer devant eux les armées russes désorganisées par l'indiscipline et l'esprit révolutionnaire. Pendant qu'à Saint-Pétersbourg se succèdent les crises ministérielles, et que les gouvernements issus de l'insurrection disputent aux factions déchainées des lambeaux de pouvoir, sur les frontières les régiments se débandent, refusent d'obéir aux chefs et laissent remporter à l'ennemi de faciles victoires. Ah! la glorieuse révolution russe et l'ineptie de ceux qui l'ont acclamée !

Sur le front occidental, Dieu merci, autre spectacle ! Les Français et les Anglais ne cessent de porter aux Teutons des coups terribles. En Flandre, dans le nord, sur la Meuse, l'offensive anglo-française inflige aux Allemands de lourdes pertes, leur arrache des positions puissamment défendues, et les force à reculer lentement, mais incessamment. En ces derniers temps, les Français ont dirigé contre leurs adversaires, dans la région de Verdun, des attaques victorieuses. Et nous avons vu reparaître dans les bulletins des noms célèbres, comme celui de la colline du Mort-Homme, si tragique-

ment illustrée l'année dernière. Evidemment les Alliés ont l'avantage. Ils ont acquis et ils conservent la supériorité d'initiative et de tactique. Mais ils ne l'ont pas encore dans une mesure assez décisive pour chasser irrésistiblement l'ennemi des régions qu'il opprime depuis trois ans. Ah! puissions-nous voir bientôt luire le jour de la délivrance et de la victoire totale !

* * *

Ce jour ne sera peut-être pas encore très prochain. Cependant, en dépit des fâcheux événements de Russie, la situation a bien des aspects encourageants pour les Alliés, au début de la quatrième année de la guerre. C'est ce que le premier ministre britannique s'est efforcé de faire ressortir dans un discours prononcé devant la Chambre des communes, le 17 août. Il a surtout parlé de la guerre sous-marine, de la question des approvisionnements et des exploits de l'armée anglaise. La campagne de destruction maritime à outrance a commencé en février, et en avril l'Angleterre avait perdu 560,000 tonnes en un seul mois. Les chiffres officiels allemands représentaient que l'Angleterre perdait de 450,000 à 500,000 tonnes par mois, déduction faite de la construction courante. Le chiffre brut de la perte, pour le mois d'avril, était de 500,000 tonnes. En juin le chiffre brut était tombé à 320,000 tonnes. En même temps la construction s'accélérait. En 1915, le nouveau tonnage représentait 688,000. En 1916, il était de 538,000 tonnes. Pour les six premiers mois de l'année actuelle, il était de 480,000 tonnes. Le premier ministre a déclaré que les pertes nettes en tonnage sont bien au-dessous de ce que les Allemands représentent. Elles ne sont que de 250,000 mensuellement, et si la présente amélioration se maintient, la perte nette pour juillet et août ne sera que de 175,000 tonnes par mois. M. Lloyd George espère que les pertes vont encore diminuer. Il est sûr que la construction

va augmenter son rendement, si l'on a besoin de plus de vaisseaux. Si les Etats-Unis donnent leur maximum d'effort, comme on peut en être certain, il y aura un tonnage total suffisant non seulement pour tout 1918, mais encore, au besoin, pour tout 1919.

Passant à la question des subsistances, le premier ministre a informé la Chambre que l'an dernier, à la même époque, le stock de blé en Angleterre était de 6,480,000 quarts et maintenant il est de 8,500,000. Le stock d'orge et d'avoine est aussi plus considérable. D'autre part, il y a eu une grande diminution dans la consommation du pain. Le nombre d'acres cultivés en blé accuse une augmentation de 1,000,000. Les perspectives de la récolte sont bonnes. En résumé la situation, pour ce qui concerne l'alimentation, est très satisfaisante. Sans doute, il faut encore pratiquer l'économie vu la situation générale relativement au blé. Plus la Grande-Bretagne économisera, moins elle devra puiser aux réservoirs du Canada et des Etats-Unis, d'où la France et l'Italie doivent aussi tirer des denrées alimentaires. Quant au travail nécessaire pour la moisson, il ne fera pas défaut. Au printemps il y aura en Angleterre 8,000 tracteurs mécaniques. Le premier ministre a terminé sa revue par ces mots: " Avec une économie raisonnable, il n'y a aucune chance d'affamer le peuple de nos îles. "

Pour ce qui est des opérations militaires, M. Lloyd George a déclaré qu'il n'entendait pas entrer dans des détails complets. Il a admis naturellement le mécompte que les événements de Russie ont infligé aux Alliés. Le grand mouvement convergent que l'on avait espéré n'a pu avoir lieu. Les Allemands ont pu transférer sur le front occidental toutes leurs meilleures divisions du front oriental. Et cependant, ils n'ont pu tenir bon devant la campagne des Alliés en Flandre, dans le Nord et en Champagne. Dans de telles circonstances, l'armée britannique a accompli des prodiges. " Tout ce que

l'Allemagne peut faire maintenant, a dit le premier ministre, lorsque la nation qui était pratiquement son plus puissant adversaire au début des hostilités est paralysée par des discordes intestines, c'est de ne pas succomber aux attaques des Anglais et des Français. Et encore, peut-elle à peine résister. Au contraire, cette année elle a perdu plusieurs grandes batailles, subissant de lourdes pertes et laissant dans nos mains des centaines de canons, ce qui est un excellent criterium pour juger de la perte ou du gain d'une bataille. Avec la Russie réorganisée et l'Amérique entrée en ligne, les Allemands pourront penser à ce qui les attend. " L'ancien premier ministre Asquith a pris la parole et manifesté un sentiment de confiance égal à celui que venait d'exprimer M. Lloyd George.

Ce dernier a eu quelque ennui au sujet de l'attitude prise par M. Henderson, son collègue dans le cabinet de guerre, relativement au congrès de Stockolm. On sait que ce fameux congrès est celui que les socialistes des différents pays de l'Europe ont organisé pour délibérer sur la cessation des hostilités et les conditions de la paix. Les gouvernements français, anglais, italien sont défavorables à la participation des socialistes de leurs pays aux actes de cette espèce de parlement international. Ils considèrent comme inadmissible que des citoyens des nations alliées aillent se concerter avec des citoyens des empires ennemis, par-dessus la tête des autorités politiques de leurs Etats respectifs. Après avoir assisté en France à une réunion des socialistes français, M. Henderson, de retour en Angleterre, est allé porter la parole devant une assemblée plénière des socialistes anglais, et il s'est prononcé, contrairement à ce que l'on augurait, en faveur de la participation aux assises panachées de Stockolm. Cette ligne de conduite a rendu impossible sa situation comme membre du cabinet de guerre, et il a dû donner sa démission. M. Lloyd George l'a acceptée en exprimant son regret et sa surprise de

l'attitude que son collègue avait cru devoir prendre lorsqu'il savait que le gouvernement dont il faisait partie désapprouvait la conférence de Stockolm. Cet incident a entraîné un remaniement ministériel et provoqué un débat dans la Chambre des communes. A la fin du discours qu'il a prononcé en réponse aux explications du ministre démissionnaire, M. Lloyd George a fait la déclaration suivante: " Les quatre puissances alliées en sont venues à la conclusion définitive que, si les termes de paix doivent être discutés, cela doit se faire pour chaque pays par les représentants de toute la nation. Je serais le dernier homme à dire quelque chose de dérogoire au pouvoir et à l'influence du travail, mais les citoyens appartenant à cette classe ne sont pas toute la nation. " Cette attitude, il faut en convenir, est absolument correcte. Comment les gouvernements pourraient-ils admettre que, derrière leur dos, quelques hommes nommés par une seule classe allassent délibérer avec des ennemis, à l'étranger, sur la question vitale de paix ou de guerre ? Le sentiment de la Chambre des communes s'est affirmé dans ce sens d'une manière non équivoque.

* * *

A la Chambre française, le même sujet a été discuté à la suite d'une interpellation faite par M. Renault, un député socialiste. Dans son discours il avait prononcé ces paroles : " Les ministères précédents ont exprimé leur surprise en prenant connaissance des offres de paix des empires du centre. Ils auraient dû faire une exposition des conditions de paix de la France. La politique des socialistes ne s'étaye pas sur des questions de nationalités. Je maintiens qu'une déclaration des puissances alliées en faveur de la création d'une société de nations forcerait l'Allemagne à lever son masque. " M. Ribot, le premier ministre, lui a répondu comme suit: " Que serait la paix aujourd'hui pour nous ? Nous serions forcés de

renoncer à l'Alsace-Lorraine et de restaurer les provinces dévastées. On permettrait de vivre à une France ruinée qui doit marcher à la tête de la civilisation ; mais nous aurions à nos côtés le formidable bloc des empires du centre, qui seraient nos vrais maîtres. On ferait l'aumône à la Belgique ; mais nous deviendrions des esclaves. Nous devons remporter la victoire. Et que l'on sache bien que nous n'y arriverons pas en prêchant la désunion. Nous ne croyons pas qu'une conférence puisse nous donner cette paix. C'est pourquoi le parti socialiste français a refusé de se rendre à Stockholm pour délibérer avec les Allemands. »

Ici des députés socialistes ont fait entendre des interruptions. M. Ribot a laissé se rétablir le calme, puis il a continué en ces termes : « Vous êtes du même avis que moi lorsque vous désirez la création d'une société de nations. Nous pouvons poursuivre cette politique parce que nous avons le droit de notre côté ; mais pensez-vous qu'on puisse en attendre la réalisation d'un échange de télégrammes ? Oui, nous poursuivons ce but ; mais l'Allemagne ferait de nos paroles ce qu'elle a fait des traités, elle s'en moquerait. Je dis donc, en face de cet empressement de notre ennemi en faveur de cette politique des nationalités, que c'est de l'hypocrisie. Comme l'a fait remarquer M. Lloyd George, il n'appartient pas à un seul parti de décider des conditions de paix. »

Au cours d'une autre séance, M. Ribot a donné un démenti à une déclaration faite par le chancelier allemand devant le comité principal du Reichstag. Il s'agirait d'une entente secrète entre la France et la Russie, en vertu de laquelle le tsar se serait engagé à soutenir les prétentions de la France au territoire allemand de la rive gauche du Rhin. Après avoir fait justice de ces allégations, et répété que la France ne réclame que l'Alsace-Lorraine, M. Ribot s'est écrié : « Qui ose maintenant dire au monde que nous voulons des annexions ? Ces manoeuvres sont trop évidentes pour tromper

personne, en particulier les masses démocratiques du peuple russe que l'on cherche vainement à détacher de ses alliés en les abusant sur les véritables sentiments de la démocratie française. Quel est le but du chancelier ? Il cherche à dissimuler l'embarras qu'il éprouve à définir les buts de guerre de l'Allemagne et ses conditions de paix. Il cherche surtout à détourner l'attention de la terrible responsabilité qui retombe sur la conscience du kaiser et de ses conseillers. C'est au lendemain de la publication des décisions prises le 5 juillet à un conseil tenu à Potsdam, et au cours duquel les conséquences de l'ultimatum à la Serbie ont été discutées et dont devait résulter la guerre, que le chancelier tente cette diversion. Il y a quelque chose d'éhonté à demander quelles sont nos intentions quand on est chargé de pareilles responsabilités. Assurément ce n'est pas à l'Allemagne que nous nous adressons, mais à tous les témoins et les acteurs de la lutte soutenue depuis trois ans et qui savent qu'au fond de l'âme française il y a un profond attachement aux principes de justice, du respect pour les droits des peuples, et je puis ajouter, au risque d'être incompris de nos ennemis, une vraie générosité. » La Chambre a unanimement applaudi ces déclarations.

* * *

Le grand événement du mois, c'est assurément la solennelle intervention du pape auprès des puissances belligérantes pour hâter la fin de l'effroyable conflit qui désole l'univers. Plusieurs fois déjà nous avons eu à signaler des démarches, des adjurations du Souverain Pontife en faveur de la paix. Mais jamais encore le Vicaire de Jésus-Christ n'avait donné à ses pacifiques appels la forme d'un acte diplomatique directement adressé aux chefs des Etats qui sont aux prises. Jamais encore, croyons-nous, il n'avait parlé avec autant de force, de conviction persuasive et de précision. Nous ne som-

mes plus seulement en présence de l'émouvante effusion d'un coeur de père devant les plus horribles scènes de carnage et de destruction. Nous n'entendons plus seulement un pathétique appel à la pitié, à l'humanité, aux sentiments d'équité et de modération. C'est un acte de souverain que vient de faire le pape, c'est une proposition de monarque désintéressé, et, ardemment, essentiellement pacifique, qu'il vient d'adresser aux chefs des nations qui, depuis trois ans, s'entr'égorgeant. Il a choisi le roi d'Angleterre comme intermédiaire auprès des puissances alliées antigermaniques avec lesquelles il n'a pas de relations officielles. Voici dans quels termes le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat pontifical, a fait cette communication à Sa Majesté George V :

« Votre Majesté — Le Saint-Père, désireux de tout faire pour mettre fin au conflit qui, depuis trois ans, ravage le monde civilisé, a décidé de soumettre aux chefs des peuples belligérants des propositions de paix concrètes exposées dans un document que j'ai l'honneur d'attacher à cette lettre. Dieu fasse que les paroles de Sa Sainteté produisent, cette fois, l'effet désiré pour le bien de toute l'humanité. — Le Saint-Siège n'ayant pas de relations diplomatiques avec le gouvernement français, ou le gouvernement italien, ou le gouvernement des Etats-Unis, je prie très respectueusement Votre Majesté d'avoir la bonté de transmettre une copie de l'appel de Sa Sainteté au président de la république française, à Sa Majesté le roi d'Italie et au président des Etats-Unis. Veuillez ajouter douze autres copies et que Votre Majesté soit assez bonne pour les remettre aux chefs des nations amies des Alliés à l'exception toutefois de la Russie, de la Belgique et du Brésil auxquels le document a été envoyé directement. — En exprimant à Votre Majesté mes sincères remerciements pour cette extrême bonté, je suis heureux de profiter de l'occasion de vous offrir l'hommage de mes sentiments, du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur de m'inti-

tuler le très humble et dévoué serviteur de Votre Majesté.”

Avec cette lettre, le secrétaire d'Etat envoyait au roi d'Angleterre une note signée par le Saint-Père lui-même et adressée “ aux chefs des peuples belligérants ”. Benoît XV y rappelle que, depuis le début de la guerre, il a eu en vue, par-dessus tout, trois objets : garder une parfaite impartialité envers tous les combattants “ comme il convient à celui qui est le père commun ” ; tenter continuellement de faire le plus de bien possible à tous, sans distinction de race ou de religion, suivant l'obligation universelle de charité que lui a confiée le Christ ; enfin, conformément à sa mission pacifique, ne rien omettre pour hâter la fin de cette calamité. Le Souverain Pontife peut se rendre le témoignage d'avoir été fidèle à ce programme. C'est à bon droit qu'il écrit : “ Quiconque a suivi notre oeuvre durant les trois pénibles années écoulées, a pu facilement reconnaître que, si nous sommes toujours resté fidèle à notre résolution d'absolue impartialité et à notre attitude charitable, nous n'avons pas cessé d'exhorter les belligérants frères à redevenir des frères, bien que la publicité n'ait pas été donnée à tout ce que nous avons fait pour atteindre ce très noble but. ”

Le pape rappelle ici ses exhortations antérieures, restées infructueuses. Malgré ses instances, la guerre s'est continuée désespérément, avec toutes ses horreurs. “ Elle est devenue même plus cruelle et s'est répandue sur toute la terre, sur mer et dans les airs, et l'on a vu la désolation et la mort descendre sur des villes sans défense, sur des villages paisibles et sur leurs habitants innocents, et personne ne peut se figurer comment les souffrances vont augmenter si d'autres mois, ou pis encore, d'autres années, vont s'ajouter à ces trois années sanglantes. Est-ce que ce monde civilisé ne sera plus qu'un champ de mort ? Est-ce que l'Europe si glorieuse et si florissante, comme frappée par une folie universelle, va courir à l'abîme et consommer son suicide ? ”

Devant une situation si terrible, en présence d'une menace si sérieuse, le pape, dégagé de toute ambition politique, de tout intérêt et de tout sentiment de partialité, accomplit un devoir suprême, comme père commun des fidèles. "Par la voix même de l'humanité et de la raison, dit-il, nous poussons encore une fois le cri de paix et nous renouvelons un pressant appel à ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des nations. Mais, pour ne plus parler en termes généraux, comme les circonstances nous l'avaient prescrit dans le passé, nous désirons faire des propositions plus concrètes et plus pratiques, et inviter les gouvernements des peuples belligérants à une entente sur les points suivants qui semblent constituer la base d'une paix juste et durable, leur laissant la tâche d'analyser et de compléter ces points. "

Comme on le voit ce n'est plus un simple cri vers la paix que pousse en ce moment le pape. Il va plus loin qu'il n'était allé jusqu'ici. Il prend le rôle et le ton d'un médiateur. Il indique un terrain de rencontre. Il trace les grandes lignes du programme d'entente qui peut faire cesser l'effusion des flots de sang dont la malheureuse Europe est inondée. Écoutez ce qu'il propose : " Le premier de tous les points fondamentaux doit être la substitution à la force brutale des armes de la force morale du droit, d'où surgira une équitable entente de tous pour la diminution simultanée et réciproque des armements, selon des règles et des garanties qui seront établies dans une mesure suffisante pour maintenir l'ordre public dans chaque Etat; puis, aux armées, la substitution de l'institution de l'arbitrage, avec sa haute fonction pacificatrice, suivant des règles qui seront tracées et des sanctions qui seront imposées à l'Etat refusant soit de soumettre une question internationale à l'arbitrage, soit d'accepter la décision arbitrale. "

Ainsi le premier article du programme pontifical, c'est la substitution de la force du droit à celle du droit de la force, et

l'institution de l'arbitrage permanent pour remplacer les recours aux armes, à l'égorgement et à la destruction. Le pape signale immédiatement le premier résultat d'un tel état de choses. " Une fois que la suprématie du droit aura ainsi été établie, dit-il, tous les obstacles aux moyens de communication des peuples disparaîtront en assurant, par des règlements à déterminer plus tard, la vraie liberté et le commun usage des mers, ce qui contribuerait à la suppression de nombreuses causes de conflit et ouvrirait aussi à tous de nouvelles sources de prospérité et de progrès. "

Un autre point important, dans la question de la paix, c'est celui des réparations et des indemnités. Le Saint-Père l'aborde de front. Et il semble considérer comme impossible l'exaction des indemnités de guerre. " Quant à la réparation des dommages et aux dépenses de guerre, écrit-il, nous ne voyons pas d'autre moyen de résoudre la question qu'en soumettant, comme principe général, le pardon complet et mutuel, lequel serait justifié en outre par le bénéfice immense qu'on retirerait du désarmement, à tel point que personne ne peut comprendre la continuation d'un semblable carnage, uniquement pour des raisons d'ordre économique. Si pour certains cas il existe des raisons particulières, elles seront l'objet d'une délibération juste et équitable. "

Cependant une telle délibération et les immenses avantages qui devraient en résulter seraient impossibles, si, avant toute chose, on ne décrétait pas la restauration réciproque des territoires actuellement occupés. Le pape explique nettement sa pensée sur ce point. Nous le citons: " Conséquemment, dit-il, de la part de l'Allemagne, évacuation complète de la Belgique en lui garantissant une complète indépendance politique, militaire et économique; évacuation du territoire français. De la part des autres parties belligérantes, restitution de même nature des colonies allemandes. "

Mais outre les conquêtes récentes, il y a les conquêtes et

les annexions anciennes, que la grande guerre européenne a remises en question. Il y a par exemple l'Alsace-Lorraine, le Trentin, Trieste et ce qui constitue l'*Italia irredenta*. Benoît XV n'oublie pas cet aspect de la situation, et voici comment il l'envisage : " Au sujet des questions de territoires, comme celles, par exemple, soulevées entre l'Italie et l'Autriche et entre l'Allemagne et la France, il est raisonnable d'espérer qu'en considération des immenses avantages d'une paix durable les parties en conflit voudront bien les examiner avec un esprit de conciliation, prenant en considération, comme nous l'avons antérieurement exprimé, les aspirations des peuples et les intérêts spéciaux et le bien-être général de la grande société humaine. Le même esprit de justice et d'équité devrait être suivi dans l'examen des autres questions territoriales et politiques, notamment celles qui intéressent l'Arménie, les Etats balkaniques et les territoires formant partie de l'ancien royaume de Pologne, dont les nobles traditions historiques et les souffrances qu'il a spécialement endurées au cours de cette guerre devraient attirer les sympathies des nations. "

Après être entré dans ces diverses considérations, qui devront influencer sur la nature de la paix désirée, le pape exprime la conviction que, si elle est faite dans un esprit de justice et d'équité, elle sera durable et bienfaisante. " Telles sont, déclare-t-il, les bases principales sur lesquelles nous croyons que la réorganisation future des peuples devrait reposer. Elles sont de nature à rendre impossible le retour de semblables conflits et à préparer une solution de la question économique si importante pour l'avenir et la prospérité matérielle de tous les Etats belligérants. Ainsi en nous présentant à vous, qui dirigez présentement les destinées des nations belligérantes, nous sommes animé de la pensée de les voir acceptées et d'amener ainsi la fin, à une date rapprochée, du terrible conflit qui apparaît de plus en plus comme un massacre inutile. "

Enfin le Souverain-Pontife adjure les chefs de nation de prêter l'oreille à sa voix, qui est celle de la raison, de l'humanité et du sens chrétien. Sa parole prend un accent plus émouvant et plus solennel : " Le monde entier, s'écrie-t-il, reconnaît que l'honneur des armes des deux côtés est sauf. Prêtez donc l'oreille à notre prière. Acceptez l'invitation fraternelle que nous vous adressons au nom du divin Rédempteur, du prince de la paix. Réfléchissez à la très lourde responsabilité que vous portez devant Dieu et devant les hommes. De votre décision dépendent le repos et la joie d'innombrables familles, la vie de milliers de jeunes gens, en un mot le bonheur d'un peuple dont il est de votre absolu devoir de procurer le bien-être. Que le Seigneur inspire votre décision selon sa très sainte volonté. Que Dieu vous accorde la faveur que, tout en méritant la confiance de vos contemporains, vous obteniez aussi des générations futures le grand nom de pacificateurs. Pour nous, intimement uni dans la prière et la pénitence avec toutes les âmes fidèles qui soupirent après la paix, nous implorons pour vous la lumière et le conseil de l'Esprit-Saint. "

Cette intervention du pape, au début de la quatrième année du sanglant fléau qui ravage l'Europe, ne pouvait manquer de produire une impression profonde. Quels que soient les préjugés, les passions, les intérêts, on est bien forcé de reconnaître que le pontife de Rome ne peut être inspiré que par les motifs les plus nobles et les plus élevés, qu'il est pur de tout calcul, de toute convoitise, de toute ambition terrestre, qu'il plane dans une sphère supérieure, au-dessus des haines, des rivalités jalouses, des âpres cupidités. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le cri de paix qu'il fait entendre a son écho dans les coeurs. Et quel que soit le langage des chancelleries, ses paroles de sagesse et d'apaisement ont leur répercussion dans l'âme des peuples épuisés.

L'accueil fait au document pontifical dans les sphères

officielles indique qu'on s'en rend compte. En somme, c'est avec un respect universel que l'on apprécie la démarche du pape. Cà et là, on a bien essayé de dire qu'elle était inspirée par des sympathies teutonnes. Mais cette note a été beaucoup plus restreinte que dans les occasions antérieures. En général on rend hommage à l'impartialité du Souverain Pontife.

Sans doute, il ne faut pas s'attendre à un résultat immédiat. Les gouvernements alliés ont annoncé qu'ils allaient se concerter pour faire une réponse conjointe. On peut s'attendre à des réserves et, sur certains points, à des fins de non recevoir. Mais nous serions surpris si cette réponse constituait un rejet pur et simple de la note papale. En agissant ainsi, les Alliés commettraient une lourde faute. Le pape est assurément l'interprète des meilleurs sentiments de l'humanité en demandant que cette épouvantable guerre cesse le plus tôt possible. Sa lettre peut servir de base à des ouvertures de paix raisonnables. Que sur tel ou tel point le programme indiqué par lui puisse être modifié, élargi ou circonscrit, Benoît XV, on doit en être convaincu, serait le premier à l'admettre. Il n'a pas prétendu rédiger un protocole, il a voulu indiquer un terrain d'entente possible. Qu'on puisse discuter la question d'une indemnité raisonnable pour les destructions injustifiables, que la France soit recevable à exposer ses vues relativement à l'Alsace-Lorraine, qu'il y ait d'autres observations et d'autres représentations à faire, c'est parfaitement admissible. Mais, dans leur ensemble, les propositions du pape ne sauraient être écartées comme inopportunes.

Parmi les appréciations qu'elles ont provoquées, on pouvait s'attendre à ce qu'il y en eût d'inspirées par la mauvaise foi. C'est ainsi que, dans une dépêche de Londres, publiée dans le *Star* du 16 août, nous lisons une tirade indignée au sujet d'une phrase de la note aux Puissances. Le pape a écrit :

“ Le monde entier reconnaît que l'honneur des armes des deux côtés est sauf. ” Là-dessus le correspondant s'emballa et se met en frais d'éloquence. Ecoutez-le : “ Ainsi donc, l'honneur de l'armée qui a envahi la Belgique, qui a massacré les femmes et les enfants, qui a fusillé Edith Cavell, qui a déporté des hommes et des femmes sans défense pour les réduire en esclavage, qui a sauvagement dévasté les champs fertiles et les vergers de France dans sa récente retraite stratégique, l'honneur de cette armée est mis au même niveau que celui des armées de France et d'Angleterre combattant pour la défense de leurs foyers, pour leur honneur national et contre une autocratie dont l'étreinte menace d'enlacer le monde. ” Quel gaspillage de véhémence ! Non, correspondant surchauffé, le pape ne s'est point proposé de justifier les massacres, la déportation et les spoliations. Quand il a parlé de l'honneur des armes, il a évidemment parlé dans un sens purement militaire. Il a entendu signifier la valeur, l'intrépidité, l'endurance des troupes, l'habileté et la science technique du commandement. Il a voulu dire que, de part et d'autre, sur les champs de bataille, les armées en présence ont conquis une égale illustration. Et c'est absolument vrai. Les Allemands ont remporté de grands succès et ont déployé une fois de plus leurs indéniables qualités de discipline, d'entraînement, de solidité au feu. Les Anglais et les Français de leur côté, pour nous occuper uniquement du front occidental, ont fait preuve d'une admirable bravoure, d'une inébranlable ténacité. La défense de Verdun, à elle seule, suffirait pour rendre à la France tout son prestige militaire. Oui, si la paix était conclue demain, on pourrait dire, qu'au point de vue strictement militaire, les honneurs sont partagés. C'est cela que le pape a voulu dire, c'est cela qu'il a dit, et il a eu raison, n'en déplaise aux folliculaires affligés d'exacerbation nerveuse. Heureusement que tous les journaux des nations alliées n'ont pas fait preuve de la même mentalité. On peut signaler entre

autres l'un des organes les plus importants de l'opinion anglaise, la *Westminster Gazette*, qui a publié, au sujet de la note papale, un article très judicieux et très pondéré. Quoi qu'il en soit de l'accueil fait par les Alliés à la démarche du Souverain Pontife, elle n'en restera pas moins un acte d'une haute portée et d'une généreuse inspiration. Elle pourra servir de base aux négociations futures. Elle exercera son influence et une influence heureuse sur le dénouement de la grande et douloureuse guerre. Encore une fois le pape n'a pas prétendu fixer tous les détails du traité à venir. Il a voulu arborer de nouveau aux regards du monde l'étendard de la paix et rallier autour de ses plis toutes les bonnes volontés. Puisse sa noble initiative hâter le jour béni où prendra fin le cauchemar sanglant qui oppresse l'humanité !

* * *

Au Canada, la situation politique est pleine de confusion et d'incertitude. Jamais nous n'avons assisté à un tel spectacle. La question de la conscription, posée à l'improviste devant l'opinion, a provoqué une série de crises qui n'est pas encore terminée. Elle a fait éclater des divergences de vue profondes, et porté un rude coup à l'unité nationale. Les partis sont disloqués, les anciennes combinaisons se dissolvent, les passions se déchaînent, les classes ouvrières s'agitent. Tout cela est-il de nature à fortifier l'action canadienne, à accroître le prestige canadien ?

Thomas CHAPAIS.

Saint-Denis, 26 août 1917.

Chronique des Revues

SOMMAIRE. — LA TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE (Bilan général—le *Devoir* de Montréal, 28 juillet 1917). — LA VILLE-MARRAINE DE L'AMÉRIQUE (Article de M. Emile Hinzelin—le *Gaulois* de Paris, 10 avril 1917). — UN MÉCONNU — LOUIS XVI ET L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS (Article de M. Frédéric Masson, de l'Académie française, 11 juin 1917). — A PROPOS DU 4 JUILLET 1776 (Article de A. T., la *Croix* de Paris, 4 juillet 1917). — CE QUE LES ÉTATS-UNIS ONT GARDÉ DE LA FRANCE ET DE SES INSTITUTIONS (Allocution de M. Guthrie en présence de M. Viviani, à New York, 11 mai 1917). — L'AMBULANCE MORALE DES SOLDATS ET DU PEUPLE (A propos d'une allocution de Mgr Tissier, évêque de Châlons, 30 mai 1917). — L'ASCENSION FRANÇAISE (A propos de la réception à l'Académie française de M. Alfred Capus par M. Maurice Donnay et d'un livre *La famille française* de M. Henri Lavedan—Communication du comité catholique de propagande française à l'étranger, juillet 1917).

LA TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE (Bilan général — du *Devoir* de Montréal—28 juillet 1917). — La guerre sévit toujours. En dressant le bilan de la troisième année de cette horrible guerre, le *Devoir* de Montréal donnait, l'autre jour, un aperçu général des événements, qu'il nous paraît intéressant au plus haut point de retenir ici pour l'histoire. M. Chapais, dans sa chronique mensuelle, a déjà, sans doute, tenu nos lecteurs au courant. Mais, si fastidieux qu'il soit de revenir sur les mêmes faits, il est utile toujours et instructif d'en reconstituer l'ensemble ou d'en revoir, comme dans un coup d'oeil, la marche ou la trame essentielle.

La troisième année de la guerre, constatait d'abord le grand quotidien de Montréal, se termine à l'avantage des Alliés de l'entente. Les empires centraux ont subi des reculs importants, depuis douze mois, au double point de vue militaire et politique. Au début de cette quatrième année, sur le

front occidental et sur le front oriental, les Allemands et leurs alliés se trouvent sur la défensive. Entre temps, de nouveaux ennemis—en particulier les Etats-Unis—ont été entraînés dans le conflit. Des événements politiques, qui resteront mémorables dans l'histoire de tous les temps, ont accentué la progression des Alliés vers leur objectif ultime. Ce furent la chute de Nicolas de Russie et celle de Constantin de Grèce. La retraite du chancelier allemand — Bethmann-Hollweg — a amené, au Reichstag, une discussion ouverte de la paix. En Angleterre, on remarque la rentrée dans le cabinet Lloyd-George de Winston Churchill. Le Portugal et la Roumanie se sont rangés du côté de l'Entente. Les Etats-Unis sont intervenus en avril, suivis par Cuba et Libéria. Le Panama a promis son concours. Costa-Rica a mis ses bases navales à la disposition de la république américaine. La Chine, la Bolivie, le Guatemala et le Brésil ont rompu avec l'Allemagne. L'Uruguay a exprimé sa sympathie aux Etats-Unis. Bref, de plus en plus, le monde entier se tourne contre l'Allemagne.

Un calcul fait deux mois avant la fin de la troisième année de la guerre—qui a été donné par M. Henderson, du cabinet anglais—évalue à *sept millions* le nombre des tués depuis le mois d'août 1914. M. Henderson estime en plus que le nombre des hommes mis hors de combat, depuis la même date, dépasse *quarante-cinq millions*. C'est effrayant, tout simplement! Le même bilan général remarque que les deux premiers contingents américains ont débarqué en France les 26 et 27 juin. Il ne dit pas quel est leur chiffre d'hommes. Il précise seulement qu'environ dix millions d'Américains, d'âge militaire, se sont enrôlés le 5 juin, en vertu de la loi de conscription par sélection, et qu'on choisira parmi eux l'effectif des grands contingents qu'on se propose d'envoyer en Europe. Il nous semble bien qu'il y a là encore quelque aléa à attendre.

Voici maintenant comment l'article que nous citons ré-

sume les événements de la troisième année de la guerre 1o pour le front occidental, 2o pour le front oriental, 3o pour l'Italie et pour les Balkans et 4o enfin pour la guerre sous-marine. Nous conservons ces divers titres pour plus de clarté et nous citons textuellement.

Le front occidental. — Les combats sur le front occidental durant la troisième année de la guerre peuvent généralement se diviser en six phases, dont deux se placent dans la dernière partie de 1916, avant l'arrivée de l'hiver, et les quatre autres après l'offensive des Alliés, au printemps dernier. — A la fin de la deuxième année, les Allemands ne consentaient pas encore à admettre la faillite de leurs opérations autour de Verdun. Après le 3 août 1916, les Français reprirent le dessus et capturèrent les forts de Douaumont, Thiaumont et Vaux, des milliers de prisonniers et des canons. Au mois de novembre, les Français étaient encore une fois en possession complète des défenses de Verdun. — La deuxième phase date du commencement de l'offensive franco-anglaise — la première bataille de la Somme — en juillet 1916. Vers la mi-septembre, cette offensive avait atteint de telles proportions que les Allemands ont dû amener 7 nouvelles divisions contre les Anglais et 5 contre les Français. On estime que 38 divisions allemandes, soit, en se basant sur les effectifs des unités allemandes à cette époque, environ 750,000 hommes, faisaient face aux Anglais et aux Français sur un front de 20 milles. Dans cette bataille les Tommies affirmèrent leur suprématie aérienne. En novembre, les Anglais et les Français avaient pris Saint-Pierre-Divion, Beaumont-Hamel, et Beaucourt et ils avaient pénétré dans les positions allemandes, sur une profondeur de 6 milles. — Au printemps, les Allemands, anticipant une reprise des opérations de la Somme, ont commencé ce qui est maintenant connu sous le nom de victorieuse retraite d'Hindenburg et se sont établis sur de nouvelles lignes. Dans cette deuxième bataille de la Somme, les Allemands ont perdu Bapaume, Irlès, Péronne, Nesle, Fayette, Gri-court, Vaux, Roye, Tergnier, Ham et des centaines d'autres positions. Au cours de cette évacuation que les critiques français regardent comme mémorable, les Allemands ont laissé des traces d'une dévastation qui a soulevé l'indignation universelle. Les Anglais réclament la prise en trois mois de près de 5,000 prisonniers, durant la retraite allemande, sur une profondeur de 5 à 15 milles, et sur un front d'environ 46 milles. — En avril, les Anglais ont dirigé leur offensive vers le nord-est d'Arras, forçant von

Hindenburg à redistribuer ses troupes sur un front de 15 milles. Les Canadiens ont joué un rôle historique dans cette bataille. Monchu-le-Preux a été pris. Vimy a été capturé après une des plus sanglantes batailles. Les Canadiens maintinrent la crête malgré des contre-attaques désespérées. Ce succès à l'est d'Arras a déplacé le pivot septentrional de la ligne d'Hindenburg, et les critiques anglais le considèrent comme l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée anglaise durant la guerre actuelle. Cette offensive continuée a permis aux Anglais de prendre de flanc la ligne Hindenburg, et les Allemands ont battu en retraite sur des positions à un mille ou deux à l'ouest de la ligne Drocourt-Queant. Ils s'y maintiennent à la fin de la troisième année. — Dans l'intervalle, les batailles de la Champagne et de l'Aisne se sont continuées par les Français qui, en avril, ont capturé Auberive. Dans les premiers jours de l'offensive de Champagne, eut lieu l'une des plus grandes batailles de la guerre où les Allemands ont subi des pertes évaluées à 100,000 tués, blessés et prisonniers. La lutte se continue, après trois mois, dans ces régions, et les Français ont avancé d'un à cinq milles, sur un front de cinquante milles. La ligne française actuelle s'étend du nord-ouest de Soissons à Auberive, en passant par Reims. — En juin 1917, les Anglais ont commencé une attaque contre Messines et Wuyschaete, afin de redresser le saillant d'Ypres. Là encore, les aviateurs anglais dominèrent. Les Anglais avaient passé une année entière à miner le terrain pour cette offensive, laquelle fut commencée par une explosion si terrible qu'elle fut entendue de loin. Par delà Messines, sur une profondeur de deux milles à l'est et au nord est, les Anglais ont progressé et consolidé le terrain conquis, capturé plus de 7,040 prisonniers et de vastes magasins d'artillerie. S'étant emparé des objectifs désignés, ils se sont établis sur les deux rives du canal Ypres-Commines, après une avance de trois milles sur un front de huit milles. Les troupes portugaises et belges ont pris part à cette offensive. Depuis quelques jours, la lutte se borne à des incursions. — On estime que durant les mois d'avril, de mai et de juin, les Allemands ont perdu 350,000 hommes mis hors de combat sur le front occidental.

Le front oriental. — Les Russes ayant commencé en juin 1916 une offensive s'étendant des marais du Pripet à la frontière roumaine, ont capturé promptement Czernowitz et le reste de la Bukovine, ainsi que Bondy en Galicie, et, au mois d'août, ils entrèrent à Stanislaw pour la troisième fois depuis le début de la guerre. Ces opérations ont forcé les

Austro-Allemands à abandonner les lignes qu'ils avaient occupées durant l'hiver de 1915-1916. La tête de pont d'Halicz tomba en septembre, mais l'avance subséquente sur Lemberg ne fut pas poursuivie parce que la détresse de la Roumanie exigea le retrait de troupes russes pour venir en aide à leur alliée des Balkans. — Après la révolution russe, les Moscovites ont fait une offensive sur Pinsk pour couvrir les opérations actuelles reprises en juillet contre Lemberg. La bataille a lieu sur un front de 18 milles et demi. Connues sous le nom de "régiments du premier juillet", ces troupes, animées d'une nouvelle vigueur par le sentiment de la liberté politique, confondirent les prophètes militaires allemands par la magnitude et l'étendue de leur offensive. — Conduits par Kerensky, ministre de la guerre, et sous les yeux d'officiers de l'armée américaine, les "régiments du premier juillet" firent évacuer Brzezany et ils capturèrent plusieurs postes importants, y compris le territoire situé à l'ouest et au sud de Halicz ainsi que des positions puissamment défendues au nord-ouest de Stanislau. Le 11 juillet, Halicz était pris, brisant ainsi le front austro-allemand entre Brzezany et les Carpathes. — Les opérations de l'armée russe prirent de l'extension vers la mi-juillet; elles s'étendirent du golfe de Riga jusqu'au front roumain, soit une distance de 800 milles. Des rapports disaient alors que les Allemands transportaient en hâte des troupes des fronts italien et français. Une vague d'enthousiasme envahit toute la Russie. L'effet moral sur les puissances de l'Entente fut énorme.

En Italie et dans les Balkans. — L'Italie, en déclarant la guerre à l'Allemagne, à la date du 28 août, commença à poursuivre avec plus de vigueur sa première offensive contre l'Autriche. Avec une rapidité dramatique, la troisième armée, sous le commandement du duc d'Aoste, courut à l'assaut de Goritz, considérée jusqu'ici comme imprenable, et s'en empara. Le 1er janvier, les Italiens s'étaient rendus maîtres de 1 200 milles carrés. Après un hiver de duels d'artillerie, l'Italie reprit son offensive sur le front du Carso en dirigeant ses efforts vers Trieste. Dans l'espace d'un mois, les lignes autrichiennes étaient brisées à partir de Castagnavizza jusqu'à la mer. L'Italie infligea des pertes de 85,000 hommes aux Autrichiens. Elle eut aussi beaucoup à souffrir de la part de ces derniers. L'Autriche fit alors venir plusieurs renforts du front russe. Dans le Trentin, les Italiens prirent l'offensive en juin et, après une terrible bataille, s'emparèrent des positions autrichiennes de Monte Ortigara et de la passe Aguello. Mais ils furent forcés de les abandonner cependant devant les contre-attaques des Autrichiens. — Dans les Balkans, les progrès

militaires accomplis au cours de l'année sont au crédit des Teutons qui occupèrent la Roumanie — succès d'une grande valeur économique à cause des puits de pétrole et des terres ensemencées de grain de ce pays. L'armée roumaine, réorganisée, coopère maintenant avec l'armée russe. La Bulgarie remporta de son côté des succès d'une assez grande importance, y compris la prise du port grec de Kavala. L'armée serbe, nouvellement équipée, arriva à Salonique au mois d'août et commença une offensive qui fut couronnée par la prise d'Ostrov, sur le chemin de Monastir. Cette offensive, reprise au printemps avec l'aide des troupes de l'Entente et des troupes vénizélistes, conduisit à la prise de Monastir et de Cerna. En Grèce, parmi les opérations militaires des troupes de l'Entente il faut comprendre le blocus de ce pays et l'occupation temporaire d'Athènes par les Français. — Une brillante campagne anglaise en Mésopotamie assura la prise de Kut-el-Amara, en février, et celle de Bagdad, terminus du chemin de fer Berlin-Bagdad, en mars. La prise de Bagdad eut un effet moral considérable en Orient, surtout en Arabie, où plusieurs indigènes voulurent se débarrasser du joug de la Turquie. Les Russes, en Perse, prirent Hamadan, et, plus au nord, dans l'Arménie turque, la ville de Van. En Terre Sainte, les Anglais ouvrirent une nouvelle ère à l'histoire de l'Orient. Leur avance les a conduits près de Gaza. Leur objectif est Jérusalem, que les Turcs, disent les rapports, ont évacuée en partie au cours du mois de juin.

La guerre sous-marine. — Les experts trouvent très peu de choses à dire sur la situation navale au cours de l'année dernière, si ce n'est sur les opérations des sous-marins. — L'Allemagne continue de compter sur ses sous-marins. Cette politique l'a conduite à faire une guerre sans restriction, qui a finalement entraîné les Etats-Unis dans le conflit. Les sous-marins ont coulé nombre de navires jaugeant environ 4 000 000 de tonnes. Le tonnage des navires anglais coulés à partir du 25 février jusqu'au 1er juillet représente le chiffre de 2 000 000. La flotte des destroyers des Etats-Unis est arrivée dans les eaux anglaises au mois de mai. Sans perdre un seul navire ni même un seul homme, les navires de guerre américains ont transporté le premier contingent de troupes des Etats-Unis en France. Les sous-marins se sont cependant attaqué deux fois aux transports. Finalement l'un d'entre eux fut coulé. Les navires américains ont remplacé les navires anglais et français qui faisaient la patrouille sur les côtes de l'Amérique. Le Brésil a mis sa marine à la disposition des Alliés dans l'Amérique du sud. Les villes, de Bagdad à Londres, ont été l'ob-

jet de plusieurs raids. Les plus considérables sont ceux des zeppelins et des aviateurs sur Londres. Au cours de quatre de ces raids en Angleterre, en mai, juin et juillet, 287 personnes ont été tuées et 837 blessées.

LA VILLE-MARRAINE DE L'AMÉRIQUE (Article de M. Emile Hinzelin, dans le *Gaulois* de Paris—10 avril 1917). — L'Amérique, nous voulons dire surtout les Etats-Unis, ont donc déclaré, eux aussi, la guerre aux empires centraux de l'Europe. Cela a produit, naturellement, qu'on a beaucoup parlé de l'Amérique, en Europe, en ces derniers temps. Nous avons sous les yeux une quantité incroyable de "coupures" de revues et de journaux qui chantent la gloire, la richesse et la puissance de l'oncle Sam. Il se pourrait qu'on déchanterait un jour. C'est du moins notre avis. En attendant, recueillons quelques traits intéressants.

Par exemple, savez-vous quelle est la petite ville de France qui se flatte d'être la ville-marraine de notre continent, ou, ce qui revient au même, qui revendique l'honneur d'avoir baptisé — uniquement en lui donnant un nom, bien entendu ! — cette partie du monde que nous habitons ? C'est Saint-Dié-en-Vosges, une modeste petite ville qui a d'ailleurs, disons-le en passant, beaucoup souffert de la guerre. M. Hinzelin nous apprend, en effet, qu'à la veille même de la déclaration des hostilités, on avait célébré, à Saint-Dié, de grandes fêtes américaines. Le ministre des affaires étrangères de France et l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris étaient allés en personne présider cette manifestation qui avait pour but de rappeler à l'univers que Saint-Dié a baptisé l'Amérique, ou, pour mieux dire, lui a donné son nom. La chose vaut d'être contée par le menu. Contons-la, en nous en rapportant aux dires de M. Hinzelin.

C'est, en effet, à Saint-Dié que le mot d'Amérique a été prononcé et imprimé pour la première fois. Au commencement du seizième siècle, les savants de cette gracieuse ville lorraine avaient formé une société gym-

nasium vosagense (le gymnase vosgien), où se rencontraient le chapelain et le secrétaire du duc de Lorraine, René II, Vautrin Lud, son neveu, Nicolas Lud, Pierre de Blaru, l'auteur du poème latin *La Nancéide*, Jean Basin, Jean Aluys, le médecin Symphorien Champier. Le *gymnase vosgien* disposa d'une imprimerie, la première de la région, laquelle lui était gracieusement offerte par l'éditeur alsacien Mathieu Ringmann. Né au Val-de-Villé, exquise région alsacienne de langue française, Ringmann, après avoir étudié à Strasbourg et à Paris, après avoir été maître d'école à Colmar, s'était rendu à Saint-Dié, sur le souhait du *gymnase vosgien*, et imprimait non seulement des livres mais des cartes admirables. Aux fêtes américaines de Saint-Dié, une plaque commémorative fut posée à la place où se trouvait le *gymnase vosgien*. C'était sur l'ancienne place de la Pierre-Hardie, ainsi nommée à cause d'une pierre taillée en plateforme où jadis se rendait la justice. Elle se nomme présentement place Jules-Ferry.

Parmi les travaux entrepris en 1507 par l'imprimerie de Saint-Dié figurent les ouvrages de l'astronome Ptolémée. Pour les rendre plus clairs le *gymnase vosgien* les avait fait précéder d'une *introduction géographique* — on disait alors *cosmographique*. — Un beau soir, Vautrin Lud annonça à ses amis du *gymnase*: " Le duc de Lorraine vient de recevoir de Gênes une relation des *Quatre voyages maritimes d'Améric Vespuce*." — "Mon Ptolémée, s'écria Ringmann, ne saurait avoir une meilleure préface!" En tête de la traduction latine que Jean Bazin fit du texte italien d'Améric Vespuce, Ringmann imprima ces lignes, en 1507: " La nouvelle partie du monde, comment l'appeler, sinon *America*, puisque son inventeur s'appelle Americ? Qu'elle ait un nom d'homme, rien de plus naturel. Les autres, Europe, Asie, ont bien des noms de femme. "

Depuis ce beau soir de 1507, on s'est souvent demandé: " N'est-ce pas là une iniquité criante à l'égard du véritable découvreur? S'il fallait un nom d'homme, *Colombie* eût été un nom aussi harmonieux et plus juste."

En vérité, ni Améric Vespuce, ni le *gymnase vosgien* ne mérite le moindre reproche à ce sujet. Colomb, opérant pour la cour d'Espagne, avait reçu l'ordre de se taire sur son voyage. Il ne devait pas révéler le chemin des terres d'or. D'ailleurs, il ne se rendait pas compte de sa découverte. Pour lui, n'étaient-ce pas toujours les Indes? Pauvre et abandonné, il mourut en 1506. Améric Vespuce vécut jusqu'en 1512. Géographe savant autant qu'habile pilote, Vespuce revendiquait l'honneur d'avoir découvert le continent laissant à Colomb la gloire d'avoir abordé

aux îles. Ajoutons qu nos bons chanoines lorrains avaient sous les yeux les " relations de voyage " rédigés par Americ Vespuce et que Colomb n'avait rien écrit. Ringmann, en 1507, dans sa *cosmographie*, puis, en 1508, dans sa *mappemonde*, avait nommé le nouveau monde America. Tout de suite, le monde ancien et le nouveau adoptèrent ce nom. De son côté, le *gymnase vosgien* faisait lui aussi une découverte : il proclamait que la terre que Vespuce avait abordée n'était nullement une côte ouest des Indes, mais une " quatrième partie du monde " (*quarta orbis pars*).

L'Amérique se rattache encore à Saint-Dié par un lien antérieur. Colomb lui-même, qui avait médité sur tous les ouvrages traitant de la forme de la terre, avait reçu l'impulsion d'un livre composé au commencement du quinzième siècle par le grand-prévôt de Saint-Dié, Pierre d'Ailly : *Imago mundi—L'image du monde*. Colomb y avait lu que le monde entier est habitable, que d'autres terres existent, encore inconnues de l'Europe mais non moins peuplées, et que, pour y atteindre, il suffit de sortir d'un port espagnol et d'aller vers l'ouest par un temps favorable. A sa thèse si raisonnable et si féconde Pierre d'Ailly mêlait des rêveries dont l'extravagance faisait sourire le plus ignorant de nos contemporains. Mais les rêveries elles-mêmes stimulaient l'imagination de Colomb. Elles allumaient sur ses lèvres l'éloquence dont il avait besoin pour persuader le roi et la reine d'Espagne. On croyait ce monde nouveau très rapproché de l'ancien. On le représentait plein de richesses miraculeuses. On y entrevoyait une mystérieuse montagne au pied de laquelle s'étendait, fleuri et grand ouvert, le paradis, le véritable paradis terrestre.

Des Américains, notamment l'ex-président Roosevelt, possèdent la luxueuse reproduction de la *géographie* publiée par les chanoines de Saint-Dié. A New York, un journal, le *Saint-Dié*, glorifie pieusement la cité lorraine, marraine d'un continent. La *Saint-Dié Society*, de New York, est, depuis de longues années, en rapport avec Saint-Dié. Pieusement, elle garde l'image de la vieille maison déodatienne où, suivant son expression, *l'Amérique a été baptisée*. Elle a entrepris de faire connaître, voire de faire découvrir, la ville où, pour la première fois, fut écrit le nom d'Amérique.

Aujourd'hui, au bruit du canon tonnant au Ban-de-Sapt comme à la Chapelotte, Sint-Dié, parmi ses ruines tragiques, tend les bras à sa filleule qui revient vers elle, drapeau déployé. A ce drapeau des Etats-Unis, Saint-Dié des Vosgs attache, parmi les étoiles qui le décorent, un rameau de ses sapins fauchés par la bombe du récent taube. La filleule contribuera à venger sa marraine par le triomphe de la justice et de la liberté.

UN MÉCONNU — LOUIS XVI ET L'INDÉPENDANCE DES ETATS-UNIS (Article de M. Frédéric Masson, de l'Académie française—12 juin 1917). — Mais l'Amérique est redevable à la France, et non pas seulement à Saint-Dié, non point uniquement de son nom — qui aurait bien pu être celui de *Colombie* beaucoup plus justement que celui d'*Amérique*, quoiqu'en aient pensé et écrit, ces bons chanoines du XVII^e siècle — mais aussi de son indépendance, qui remonte à 141 ans passés, soit au 4 juillet 1776. Et c'est évidemment plus sérieux, et de beaucoup. Puisqu'on était amené, par l'intervention des Etats-Unis dans la guerre actuelle, à parler, en France, des amitiés franco-américaines, les noms des héros français de la guerre de l'indépendance, ceux de La Fayette et de Rochambeau, celui de La Fayette surtout, sont revenus souvent à l'affiche. En bon historien qu'il est et en monarchiste impénitent qu'il n'a pas cessé d'être non plus, M. Frédéric Masson, de l'Académie, a protesté qu'on ne faisait pas la part assez large à Louis XVI et à son ministre Vergennes. Comme question de fait, il y a bien une localité quelque part dans le Vermont qui s'appelle Vergennes — où M. Campeau, autrefois économiste du Collège de Montréal, fut longtemps curé — et l'on conserve sans doute, dans les archives de Washington, le nom et le souvenir du roi-martyr de 1793. Mais lisez l'article, vigoureux et incisif, et très au point comme tous ceux qu'il écrit, de M. Masson, et demandez-vous, après tout ce qui s'est publié en France et aux Etats-Unis, si on rend justice, en effet, au roi Louis XVI et à son ministre Vergennes.

Certes, il y eut La Fayette. Mais ce jeune homme de vingt ans, qui, après avoir été inscrit à quatorze ans sur le contrôle à la deuxième compagnie des mousquetaires, avait obtenu à seize une sous-lieutenance dans Noailles, à dix-sept une compagnie, et à dix-neuf s'était fait réformer, ne pouvait apporter aux *insurgents*, en échange du grade de major-général qu'il réclamait, que des talents et des connaissances militaires dont l'é-

preuve était à faire ! L'on serait mal venu, pourtant, à penser qu'il n'y avait point quelque aptitude, car il avait passé, en diverses fois, près de six mois en sa garnison de Metz. Il n'était point de ces aventuriers qui s'empressaient à chercher fortune en Amérique. Par sa femme, Mlle d'Ayen, et, par lui-même, il possédait bien près de 140 000 livres de rente, soit près de 700 000 francs d'aujourd'hui, et il en mettait une partie au jeu, car c'était à son compte qu'il nolisait la *Victoria*, sur laquelle il s'embarqua avec une douzaine d'officiers dont le zèle fut moins bien récompensé que le sien. La Fayette était-il le premier, comme on a dit, à venir se battre pour les *insurgents* ? Non, certes. Car les représentants officiels du *congrès* en France, Sileas Deane et Franklin, s'étaient efforcés à attirer des étrangers, en leur concédant des grades, des emplois, des émoluments peu en rapport souvent avec leur mérite, et déjà plusieurs volontaires étaient rendus sur place, dont un au moins, Du Buysson, rendit des services. D'ailleurs, on ne conteste pas que La Fayette, par son nom, ses alliances, une sorte de notoriété philosophique qui l'avait empêché de réussir à la cour, apporta, mieux que son épée et sa fortune, une force d'opinion.

Seulement, c'eût été peu de chose si l'année d'avant quelqu'un ne s'était point trouvé pour offrir la force efficace : l'argent, les armes, les uniformes, les canons. Ce fut Louis XVI, roi de France, simplement. Lorsque, en 1776, son ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, lui soumit la question de faire participer la France, soit officiellement, soit officieusement, à la guerre qui s'engageait entre l'Angleterre et ses colonies, Louis XVI prononça. Entraînée par lui, l'Espagne devait engager sa fortune dans la guerre, sous le couvert de Beaumarchais, toujours prêt à faire des affaires, qui créa, pour centraliser les envois, la maison Hortalès et compagnie. Et le *Congrès* reçut des rois de France et d'Espagne un subside de deux millions de livres, deux cents canons, des armes de toute espèce prises dans les arsenaux français, quatre mille tentes, des uniformes pour trente mille hommes et toute sorte d'objets utiles, mais point de plumets que La Fayette s'empressa de réclamer par la suite.

Cet envoi de 1776 précède de près d'une année le départ de La Fayette. Et ce ne furent point ses hauts faits qui déterminèrent le roi, le 17 décembre 1777, à faire aviser Franklin qu'il avait décidé de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis et de signer avec le nouvel Etat un traité d'amitié et de commerce. Et l'Espagne ne se décidant pas encore à la guerre ouverte, le ministre des affaires étrangères, sur l'ordre du roi, signa le traité le 8 février 1778.

Il y a dans ce traité deux articles qui sont pour plaire singulièrement au président Wilson et qu'il doit être permis de souligner. Voici l'article 2: "Le but essentiel et direct de la présente alliance défensive est de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des dits Etats-Unis, tant en nature de gouvernement que de commerce." Passons à l'article 6. Qu'on remarque que la France avait subi quinze années auparavant le traité de Paris et qu'elle y avait perdu une partie notable de ses colonies d'Amérique. En entrant en guerre elle paraissait vouloir se venger et reconquérir les territoires cédés si fâcheusement. Et pourtant l'article 6 est ainsi conçu: "Sa Majesté Très Chrétienne renonce pour jamais à la possession des îles des Bermudes ainsi qu'à celle d'aucune partie du continent de l'Amérique septentrionale, qui, avant le traité, a été reconnue comme appartenant à la couronne de la Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis ci-devant appelés colonies britanniques ou qui est à présent ou a été récemment sous le pouvoir du roi et de la couronne de la Grande-Bretagne."

Il se peut que des plénipotentiaires du *Congrès* eussent souhaité cet article par suite de vues plus ou moins lointaines sur le Canada et les anciennes possessions françaises, mais l'acquiescement de "Sa Majesté Très Chrétienne" signifie clairement que les buts de guerre qu'elle se propose ne sont pas des annexions forcées et par là l'on peut recommander cet article à la démocratie américaine. Car quant à l'objet précis que se propose le roi, le voici: "Il s'engage à ne pas mettre bas les armes avant que l'indépendance des Etats-Unis ne soit assurée formellement ou tacitement par le traité ou les traités qui termineront la guerre." On s'explique assez bien, dès lors, que l'armée et le Congrès américain aient acclamé le roi de France comme *le protecteur du genre humain*.

Il peut paraître que d'Estaing, Bouillé, Suffren, La Motte-Picquet, Guichen, de Grasse, Rochambeau, Rochambeau surtout, avaient quelques droits à partager au moins la gloire de La Fayette, mais sauf Rochambeau, dont le nom paraît quelque peu en Amérique, La Fayette absorbe tout. Il ne semble point qu'un seul Américain ait eu la pensée d'honorer d'un pèlerinage les cendres de Gravier de Vergennes, le ministre dont la signature figure au bas du traité de 1778, comme au bas du traité de 1783. Ce n'est rien là encore. La grande injustice, c'est qu'ils aient mis en oubli le souverain qui voulut l'indépendance des Etats-Unis, qui en fit la base de sa politique, qui jura de ne point déposer les armes avant que l'Amérique fût libre et qui tint parole.

A défaut de porter des couronnes à Saint-Denis, dans le musée banal des sépultures royales sur un cercueil peut-être suspect, les ambassadeurs des Etats-Unis pourraient venir à la chapelle expiatoire, là où l'on jeta à la chaux vive le corps du roi de France ! Ils pourraient venir saluer la mémoire de celui qui, bien plus efficacement à coup sûr que M. de La Fayette, procura leur indépendance aux *insurgents*, qui leur montra ce que valent la loyauté, le désintéressement et l'idéalisme français, et reçut d'eux un titre qui rappelle celui dont le sénat et le peuple romain avaient acclamé l'empereur Titus — *les délices du genre humain* !

A PROPOS DU 4 JUILLET 1776 (Article de A. T., la *Croix de Paris*—4 juillet 1917). — Est-ce l'article de M. Frédéric Masson qui a porté ses fruits, ou bien, plutôt, l'occasion donnée, a-t-on été plus à l'aise pour raconter au long le fait d'histoire, en rendant hommage tout ensemble à Louis XVI, à Vergennes, à La Fayette, à Rochambeau et à d'autres encore ? Toujours est-il que l'article que publiait la *Croix de Paris*, deux semaines après celui de M. Masson, à la date même de la fête de l'indépendance, le 4 juillet dernier, ne semble rien laisser dans l'ombre. Nous le reproduisons également, cet article, en entier. Il est trop intéressant pour nous, fils de France, qui, selon plusieurs, nous en allons fatalement vers l'*annexion* aux Etats-Unis, nos puissants voisins. Si jamais nous devenons *Américains*, dans le sens restreint fixé par l'usage, il sera bon de savoir exactement ce que l'Amérique — c'est-à-dire les Etats-Unis — doit à la France et au dernier (ou presque) de ses rois. Ceci posé, voici l'article de la *Croix*.

Les Américains célèbrent aujourd'hui le 141^e anniversaire de la proclamation de l'Indépendance des Etats-Unis. Cette année, la France s'associe plus étroitement encore que d'habitude aux cérémonies traditionnelles qui fêtent à Paris l'*Independance day*. Nous saluerons, comme une des manifestations les plus touchantes de cette sympathie, l'acte par lequel les descendants des officiers français qui servirent dans l'armée de Rochambeau, dans les escadres de Grasse, d'Estaing, de Guichen, se sont associés, pour offrir au général Pershing un fanion de commandement, qui lui sera remis solennellement dans la cour d'honneur des Invalides.

Ces cérémonies empruntent aux circonstances actuelles un caractère particulièrement émouvant. Il y a un siècle et demi, nous avons aidé les Américains à conquérir leur liberté. Les voilà aujourd'hui sur la terre de France, venus combattre à nos côtés pour défendre notre civilisation et notre existence nationale. Il faut voir dans cet acte un des faits les plus remarquables de la guerre actuelle, comme l'intervention de Louis XVI en faveur des colonies américaines fut, tant en elle-même que par ses conséquences, un des grands événements de l'histoire de la France et du monde. Dans les deux cas, le gouvernement, pour décider après mûre réflexion un acte d'une immense portée politique, s'est appuyé sur l'enthousiasme qui entraînait la nation vers une noble cause. D'ailleurs, on retrouve dans les déclarations que les alliés ont faites maintes fois au sujet de la guerre un écho des fières et graves paroles de la proclamation d'indépendance des colonies américaines, affirmant qu'elles se battaient pour la défense de leurs droits et de leur liberté.

En 1776, il y avait désaccord dans le ministère français sur l'opportunité de secourir ouvertement les *insurgents* d'Amérique. Turgot penchait pour la neutralité. Il dut céder à Vergennes qui, avec les vues d'un grand homme d'Etat, décida la participation de la France à la guerre. Louis XVI entraîna le roi d'Espagne. A la cour et dans le peuple, on se passionnait pour les Américains. Leur cause fut admirablement servie par la popularité de Franklin. Il avait dans tous les milieux un succès prodigieux, fait d'estime pour le savant, de sympathie pour le philosophe honnête homme et ami de la tolérance si fort à la mode, de curiosité mondaine pour l'original qui allait dans les salons en souliers ferrés. La noblesse, imbue des idées nouvelles, s'enthousiasmait pour les colons soulevés pour le droit et la liberté. On voyait dans notre intervention un moyen de venger de pénibles défaites, si bien qu'à la cour et à l'armée la fleur des jeunes officiers s'empressèrent pour partir en volontaires ou servir dans le corps expéditionnaire.

Sur l'autre rive de l'océan, il n'y eut au début aucune attirance vers nous. Les Américains partageaient les préjugés que les Anglais avaient répandus contre tout ce qui était français. Ils craignaient que nous ne cherchions à profiter des circonstances pour reprendre le Canada. Washington lui-même, qui avait fait ses premières armes contre la France pendant la guerre de Sept Ans, ne l'aimait pas. En homme supérieur, il sut profiter des leçons de l'expérience et modifier ses idées personnelles d'après les faits. L'alliance française, dès qu'il en eut compris la nécessité, n'eut pas de plus chaud partisan.

Il est certain que la reconnaissance par les Français de l'indépendance des Etats-Unis et le traité d'alliance du 6 février 1778, triomphe de l'habileté diplomatique de Franklin et du sens politique de Vergennes, donnaient aux Américains la certitude du succès dans la lutte inégale qu'ils soutenaient si péniblement, et, en 1780, des transports de joie saluèrent l'arrivée de l'aide étrangère, que Washington et son armée eussent vue naguère avec tant de défiance.

On pouvait craindre que les rapports ne fussent difficiles entre des hommes partis de si loin pour se rencontrer, et que séparaient de si profondes différences d'éducation, d'habitudes et de condition sociale. Il n'en fut rien. Il y eut bien au début quelques étonnements de part et d'autre, mais qui n'allèrent jamais jusqu'aux froissements, et les relations les plus cordiales s'établirent facilement entre les officiers de carrière de l'armée française et les colons qui avaient pris les armes. La Fayette contribua d'abord à dissiper les préjugés qui régnaient en Amérique contre les Français. Sa générosité, son désintéressement, le respect filial qu'il témoignait à Washington, le rendirent très populaire parmi les Américains, si bien que sa renommée éclipsa souvent celle de Rochambeau. Les contemporains ont pourtant rendu justice à ce dernier. Le général Mathieu Dumas, qui fut un de ses aides-de-camp et devint un des meilleurs divisionnaires de Napoléon, a dit justement que si La Fayette avait eu l'honneur de former les liens entre les deux pays par son généreux dévouement, c'est à Rochambeau qu'il fallait faire hommage de l'opinion favorable qu'on a prise des Français dans toute l'Amérique septentrionale. Il ajoute qu'on ne saurait trop louer sa conduite, fruit de sa sagesse et du mûr examen des choses presque contraires qu'il avait à concilier. " Il a ainsi forcé les circonstances, et, toujours fidèle à son plan, il a su faire respecter le nom français en s'assujettissant aux lenteurs et à tous les détails de l'administration démocratique et aux lois les plus choquantes pour nous... "

Que la tâche de Rochambeau fût difficile, les expériences que nous venons de faire au cours de ces trois années de guerre où nous avons combattu aux côtés de nos alliés le montrent clairement. Il n'eut pas un faible mérite à accepter la situation effacée qui lui fut imposée par les convenances diplomatiques et à consentir à ne paraître en Amérique que comme commandant de l'armée " auxiliaire ", alors qu'il était lieutenant général français et avait fait ses preuves sur les champs de bataille de la guerre de Sept Ans. D'ailleurs, Washington le tenait dans une si haute

estime qu'il paraissait toujours le consulter plutôt que le commander. Après la guerre, il lui écrivit : " Nous avons été confrères et collaborateurs au service de la liberté, et avons vécu ensemble, comme le doivent des frères, dans une amitié harmonieuse. " Ce témoignage rendu par le général américain au général français fut jugé si flatteur pour leur mémoire à tous les deux, qu'il fut gravé sur le socle de la statue de Rochambeau, inaugurée le 24 mai 1902, en face de celle de La Fayette, près de la Maison Blanche.

Les officiers français sympathisaient d'autant plus facilement avec leurs compagnons d'armes qu'ils appréciaient le caractère aristocratique et les qualités militaires de ces hommes habitués à vivre en maîtres sur leurs domaines et à prendre part au gouvernement, et qui, presque tous, avaient déjà porté les armes. Quant au simple soldat, que les Américains appelaient, je ne sais pourquoi, " le bonhomme Richard ", il était admiré pour sa belle tenue et sa coquetterie, autant que pour sa discipline parfaite, étonnement de ceux qui voyaient les pommiers couverts de fruits dans un verger où nos troupes bivouaquaient depuis six mois. Surtout, le régiment des Soissonnais, quand il faisait à Boston et à Philadelphie des entrées triomphales avec ses parements couleur de rose et la plume blanche et rose qui ornait le bonnet de ses grenadiers, avait un grand succès. Dans les villages, les habitants des campagnes accouraient au camp pour entendre le concert, et les Américaines venaient danser au son des musiques françaises.

Les amitiés solides qui se nouèrent entre Français et Américains survécurent aux circonstances qui les avaient fait naître.

Ceux-ci n'ont pas oublié. Plus d'une fois, au cours des trois derniers mois, ils se sont plu à nous dire que leur gratitude envers la France, si elle avait sommeillé si longtemps, était bien vivante. De tous les discours qui furent échangés à l'occasion de leur participation à la guerre européenne, il n'en est pas un où ces sentiments aient été exprimés avec plus de cordialité que dans celui où M. William-D. Guthrie, répondant à M. Viviani, au nom du barreau de New York, a rappelé la vieille amitié entre la France et son pays, qui date non pas de cette guerre terrible, ni même des sympathies engendrées par l'héroïsme et les souffrances de nos compatriotes, mais de la naissance des Etats-Unis comme nation indépendante : " Elle a été créée par les services, les sacrifices et la générosité de la France de La Fayette, de Rochambeau, de Grasse et de Louis XVI. Gravée en nos coeurs inaltérablement est la gratitude que Wash-

ington a vouée à la France pour l'éternité le lendemain de la bataille de Yorktown. La France recueille au XXe siècle ce que La Fayette et ses compagnons ont glorieusement semé au XVIIIe. ”

CE QUE LES ETATS-UNIS ONT GARDÉ DE LA FRANCE ET DE SES INSTITUTIONS (Allocution de M. Guthrie en présence de M. Viviani, le 11 mai 1917). — Puisque nous sommes à nous instruire au sujet des relations historiques des Etats-Unis avec la France, citons encore au complet le piquant et savoureux commentaire qu'a donné, dans l'*Action française* de Paris, M. Charles Mauras, de ce discours, auquel il vient d'être fait allusion, de M. William-D. Guthrie, prononcé devant M. Viviani, lors de son passage à New York en mai dernier. C'est plein de choses et plein d'esprit en même temps.

Le 11 mai 1917, M. René Viviani était reçu à un déjeuner d'honneur par la ville de New York. Un de ses hôtes, M. William D. Guthrie, avocat, lui souhaita la bienvenue au nom du barreau de New York, et lui dit, entre autres paroles cordiales, charmantes et gonflées d'un beau sens : “ Notre amitié est bien vieille. Elle n'est pas le fruit de cette guerre terrible qui, depuis presque trois ans, bouleverse le monde entier, ni de la sympathie engendrée par l'héroïsme et les souffrances de vos compatriotes et les atrocités de vos ennemis. Elle date de notre naissance comme nation indépendante, et provient d'une reconnaissance impérissable. Elle a été créée par les services, les sacrifices et la générosité de la France de La Fayette, de Rochambeau, de Grasse et de Louis XVI. Gravée en nos coeurs inaltérablement est la gratitude que Washington a vouée à la France pour l'éternité le lendemain de la bataille de Yorktown. La France recueille au XXe siècle ce que La Fayette et ses compagnons ont glorieusement semé au XVIIIe siècle. ” Et l'on ne sait ce qui est le plus beau, de l'initiative des semeurs, de la vigueur du germe ou de la sainte fidélité du terreau !

M. William-D. Guthrie a paré son discours d'heureux traits de comparaison et de filiation. Celui-ci, par exemple, qui ne contredit pas ce que nous avons lu chez M. Charles Benoist des origines royales de la Haute-Cour de justice américaine : “ Il serait particulièrement intéressant de

faire remonter à la France notre conception constitutionnelle qui élève les lois fondamentales et les droits de l'homme au-dessus de tout pouvoir gouvernemental, soit d'un roi, soit des représentants du peuple, et de retrouver dans les parlements de France, sous l'ancien régime, les prototypes de notre cour suprême à qui appartient le droit de déclarer nul — de refuser d'enregistrer — tout acte de pouvoir exécutif ou législatif qui violerait nos lois fondamentales. — M. William-D. Guthrie ne pouvait rien dire de plus. Mais M. Viviani a dû avoir grande envie d'ajouter que, depuis la dissolution de nos vieux parlements par 1789, nous ne possédons plus aucun organe juridique investi du "droit de l'homme et du citoyen", qui consiste à juger et reviser la loi populaire ou royale.

M. William-D. Guthrie a adressé aussi son hommage "...au barreau français, à cette renommée noblesse de robe, qui, après la conquête de l'Angleterre par les Normands, avait instruit nos aïeux dans les principes du droit et dans l'art de la plaidoirie et qui a fourni les plus beaux exemples d'éloquence juridique". L'éloge de d'Aguesseau est toujours vrai que l'ordre des avocats français est "aussi ancien que la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi nécessaire que la justice". Il a rendu hommage aux avocats tombés les armes à la main pour la France: "L'encens de la messe rouge, célébrée en mémoire d'eux à la Sainte-Chapelle, et à laquelle assistait l'illustre président de la république française — l'encens de cette messe rouge a traversé l'océan pour manifester à tous l'union sacrée des partis et des sectes, dont vous nous avez parlé si éloquemment, la sainte union qui a rendu la France invincible et qui sera l'espoir et le soutien de la paix réparatrice et régénératrice. — Mais l'héroïsme que nous acclamons dans l'avocat français caractérise également toutes les classes du peuple français: le laïque comme le prêtre, l'artisan comme l'homme des professions libérales, le paysan comme le bourgeois, le pauvre comme le riche, les vieillards, les femmes et les enfants comme les soldats héroïques. De tous côtés, nous entendons le même cri d'amour pour la patrie, nous découvrons la même volonté de sacrifice, nous sentons la même foi dans les destinées éternelles de la France."

— Alors, cet Américain est réactionnaire ? — Point du tout, cher monsieur. Mais c'est un étranger qui, en aimant la France, s'est mis en devoir de nous aimer tous et de nous envelopper dans le même souvenir que nos pères, que tous nos pères. Il voit la nation française revêtue de la tunique sans couture de son unité historique.

Nous cherchions une réalité? Eh! bien, la voilà. Il ne faut pas couper

l'histoire de France ni l'histoire d'Amérique. Il ne faut pas ratatiner les deux nobles nations aux petites mesures d'un compartiment politique, qu'il soit de démocratie ou d'aristocratie. Quand M. William-D. Guthrie répète la prophétique parole de Rochambeau "Entre eux et nous, c'est à la vie et à la mort," quand nous la reprenons de tout coeur après lui, nous sommes obligés de concevoir ce qui dépasse et les volontés, et les voeux, et les votes des générations éphémères: une *constante* nationale, un élément franco-américain, qui ne varie pas, se présente nettement ou confusément à tous les esprits. C'est cette *constante* qu'il importe de saluer de tout notre respect et de tout notre amour.

L'AMBULANCE MORALE DES SOLDATS ET DU PEUPLE (A propos d'une allocution de Mgr Tissier, évêque de Chalons, prononcée à l'Institut catholique de Paris, le 30 mai 1917). — Donc il y a un peu d'histoire de France dans l'histoire de l'Amérique, comme il y en a beaucoup dans notre histoire à nous, et passablement aussi dans l'histoire du monde entier. De cela, tout homme qui a du sang français dans les veines sera toujours fier. Nous en avons fini avec les citations que nous avons glanées à propos des amitiés franco-américaines dans l'histoire ancienne. Nous allons passer maintenant à cette histoire contemporaine de France où s'écrivent toujours, malgré le malheur des temps, de si belles pages.

Il existe à Paris une société, dont le but est éminemment chrétien et patriotique. Ce n'est pas la seule sans doute. Mais nous tenons à parler à nos lecteurs de celle-là, parce que, peut-être, on pourrait avec avantage créer chez nous des associations similaires. Il s'agit de la *Société bibliographique*. Son objet, c'est de signaler les bons livres et de stigmatiser les mauvais, puis aussi de répandre l'exemple du bien, de l'héroïsme, du sacrifice à la patrie. Elle a plusieurs organes ou moyens d'action: la *Revue*, le *Bulletin mensuel*, l'*Almanach du bon Français* et d'autres encore. Reconnaissons que nous avons déjà quelques bons organes dans ce sens au Ca-

nada. Nous n'en aurons jamais trop et nous ne les encouragerons jamais assez. A cela, le discours que prononçait, le 30 mai dernier, l'éloquent évêque de Châlons, Mgr Tissier, à l'assemblée générale de la *Société bibliographique* française, tenue à l'Institut catholique de Paris, pourra nous encourager et nous aider, nous Canadiens, tout aussi bien que les Français de France. Après donc qu'on eut lu les rapports des travaux de l'année, la parole fut donnée à Mgr de Châlons, qui s'exprima à peu près dans les termes que voici—car nous ne pouvons que reproduire un compte rendu de journal.

Vous avez voulu, messieurs, savoir la pensée de guerre d'un évêque du front. Je vous la dirai sans ambages, avec la franchise du soldat sur le champ de bataille. Mais où donc est-il le vrai champ de bataille? Sans doute, il est là-bas, dans ma Champagne dévastée, sur cette sanglante ligne de fer qui va de Belfort à l'Yser, dans la boue des tranchées, sous les soleils de Salonique, sur la mer où rodent les pirates. Mais n'est-il pas aussi à l'arrière, dans toutes les usines de guerre? N'est-il pas dans tous les sillons du pays, où nos admirables femmes préparent, avec les vieux et les petits, la moisson de demain? N'est-il pas dans tous les asiles de la douleur, où la charité multiplie ses prodiges?...

En vous écoutant tout à l'heure, je me demandais si vous, champions de la pensée, historiens et gardiens de l'âme française, n'étiez pas plutôt les vrais défenseurs et chevaliers de la patrie! Tout n'est pas dans le triomphe nécessaire et glorieux de la force. Ceux qui, semant à pleines mains les idées libératrices, préparent la moisson d'idéal font peut-être l'oeuvre la plus haute et la plus précieuse. D'autres secourent les corps meurtris par la bataille. Vous, vous êtes faits les infirmiers spirituels des âmes blessées! En marge du service de santé de l'Etat, vous êtes devenus l'ambulance morale des soldats et du peuple! Vous avez pensé que le poilu dans sa tranchée a devant la mort menaçante l'âme ouverte à l'infini, que la nostalgie du prisonnier, que la détresse du réfugié, que l'âme nouvelle du petit Alsacien libéré avaient besoin de la parole de foi et de vérité venue de la France. Votre tâche est noble entre toutes. Mais elle n'est pas finie. La guerre aura posé sur tous les principes domestiques, sociaux et religieux, une question précise qu'il faudra résoudre; elle aura

créé dans les longues méditations des tranchées des vides imprévus qu'il faudra combler. Là est le champ d'activité et d'émulation où la foule attend l'influence de l'élite. Le premier devoir de cette élite, comme le premier des champs de bataille, il est là, dans la restauration au coeur de cette foule des grandes idées rédemptrices, sous peine de retomber demain dans les mêmes luttes stériles, dans les mêmes divisions fratricides. Cet apostolat de l'idée, c'est la raison d'être de votre société. Quelle tâche pour vous de substituer la vérité à l'idée fausse, la vérité persévérante et douce qui guérit la volonté malade, fait reculer l'erreur savamment insufflée, donne les convictions fortes et les vertus naturelles ! C'est votre tâche. Et elle fait de vous les défenseurs et les libérateurs de la patrie. La guerre a rendu vivante l'idée de patrie trainée aux gémonies. Il faut maintenant qu'au-dessus de tout revivent à nouveau les idées morales et, tout en haut, l'idée religieuse et spirituelle.

Souvent, parmi les ruines de mes églises, la dévastation de notre terre, les éclairs du canon et le bruit formidable de ses rafales, je me demande ce qui naîtrait de ces sacrifices épiques et sublimes si demain une élite ne se dévouait pas pour faire sur la foule rayonner l'idée rédemptrice et divine. De vous savoir là, c'est une espérance, une consolation et une sécurité. La France a deux grandeurs suprêmes : son épée au service du droit des peuples, sa pensée féconde et généreuse par où toute vérité doit rayonner sur le monde. A son épée, nos soldats ont acquis une gloire immortelle. A vous l'honneur plus grand peut-être encore d'être les anges gardiens de l'âme de la France.

L'ASCENSION FRANÇAISE (A propos de la réception à l'Académie française de M. Alfred Capus par M. Maurice Donnay, et d'un livre *La famille française* de M. Henri Lavedan—Communications du *Comité catholique de propagande française à l'étranger*). — Cette élite, dont parle Mgr Tissier, qui doit constituer pour l'avenir " l'ambulance morale des soldats et du peuple ", suivant l'expression, aussi jolie que hardie, qu'il emploie dans l'allocution que nous venons de citer, la trouvera-t-on vraiment en France, assez nombreuse et assez forte, au lendemain de la guerre, " pour faire sur la foule rayonner l'idée rédemptrice et divine " ? Les informations et

renseignements que nous fournit l'actif *Comité catholique de propagande française à l'étranger* nous donnent vraiment lieu de l'espérer. Ce *Comité*, dont Mgr Baudrillart est le président et M. François Veuillot le vice-président, nous adresse presque chaque semaine de courtes études, analyses ou discussions de faits, qui tendent tous à prouver que les hommes de France, en très grand nombre, depuis le modeste soldat et le petit ouvrier d'usine jusqu'au chef d'armée et jusqu'au penseur de l'Académie, sont sur le bon chemin : celui qui mène, s'il ne s'y trouve pas déjà, dans les domaines où l'idée religieuse brille, éclaire et réchauffe les âmes. ¹

Le 28 juin dernier, M. Maurice Donnay recevait à l'Académie française M. Alfred Capus. Chacun d'eux naturellement prononça son discours. A quelques jours de là, M. Henri Lavedan, un autre académicien, publiait un livre intitulé *La famille française*. Ces trois écrivains, très connus et très populaires depuis longtemps, avaient surtout fait profession jusqu'à la guerre d'être des amuseurs publics. Tous les trois écrivaient pour le théâtre. C'étaient des auteurs peu scrupuleux, c'est le moins qu'on puisse dire. "Or, écrit M. François Veuillot, le parallèle entre les oeuvres auxquelles ces trois dramaturges ont dû leurs premiers succès et le langage qui leur vaut aujourd'hui la sympathique approbation du public est merveilleusement représentatif de l'ascension française." En d'autres termes, tous les trois ont évolué vers les hauteurs, vers l'idéal, vers le bien—disons le mot, vers "l'idée rédemptrice et divine" dont nous entretenait tout-à-l'heure Mgr Tissier.

¹ Le comité a déjà distribué plus de deux millions de publications diverses, livres, brochures, tracts ou bulletins. Il a fait à onze mille journaux du monde entier vingt-quatre services de presse. Il a au Canada soixante-quinze propagandistes. — E.-J. A.

Il y a trois ans—nous citons M. Veillot—la réception académique d'un Capus par un Donnay eût été surtout un assaut d'esprit. Sans doute, à la solennité de l'autre jour, ni l'humour, ni le trait n'ont manqué. Mais ils ont été dominés de très haut, dans l'un et l'autre discours, par la grave et presque austère élévation des pensées. La spiritualité, le patriotisme ont inspiré les deux orateurs. Le sujet, à vrai dire, en même temps que les circonstances, les entraînaient vers ces hauteurs.

Le personnage éminent, que M. Alfred Capus a remplacé à l'Académie, ne prête pas aux commentaires légers ni aux observations superficielles. C'est Henri Poincaré, mathématicien et philosophe. Ce qui fit la gloire et presque la popularité de ce savant, ce ne furent point ses travaux purement techniques en dépit de leur transcendance. Par leur nature, ils échappaient, non seulement à la foule, mais encore, dans l'élite même, à tous les esprits étrangers aux mathématiques. C'est surtout par ses oeuvres philosophiques qu'Henri Poincaré connut le renom jusqu'à la vogue. *La science et l'hypothèse*, *La valeur de la science*, *Science et méthode*, ces grands ouvrages, clairs et vigoureux, jetèrent un éclat imprévu dans les nébuleuses accumulées par les adorateurs de la science. Des maîtres qui excellaient dans le champ de leurs connaissances particulières, mais qui se donnaient le tort d'en dépasser étourdiment les limites — Hoeckel en Allemagne, Berthelot en France — avaient prétendu que *la certitude scientifique* suffisait à fonder *la loi morale*. Et ils avaient recruté de nombreux disciples dans cette foule impatiente et jouisseuse qui, sous le manteau de la théorie nouvelle, espérait démolir la religion. Sans gravir, hélas! jusqu'au faite les sommets de la vérité, l'illustre mathématicien eut la clairvoyance et le courage de s'élever au-dessus de ce brouillard trompeur et malsain. Ce savant incontesté remit la science à sa place. Il sut en montrer tout à la fois le vaste domaine et les frontières infranchissables. Et sa parole, aussi convaincante en son cours qu'autorisée dans sa source, eut le bonheur de dissiper le mirage. Ainsi rendit-il à la cause du vrai l'un des plus précieux services que réclamaient les tendances et les préjugés du temps. Il procura, sans le vouloir, à l'apologie chrétienne, des arguments précis dont Dieu, nous l'espérons, l'a récompensé à l'instant suprême. C'est ce rôle que M. Alfred Capus a mis en relief avec une conviction et une autorité que ses comédies de jeunesse ne permettaient pas de prévoir. Il a esquissé un heureux parallèle entre la courageuse loyauté scientifique de son prédécesseur et les recherches sincères et anxieuses de Littré — de Littré, cet autre célè-

bre et puissant incrédule, à qui Dieu permit d'aborder au port de la foi. Littéré, devant l'énigme de la destinée humaine, confessait un jour, avec une éloquence magnifique et douloureuse que " Sur l'océan de ces mystères dont la vue est aussi salutaire que formidable, nous n'avons ni barque ni voiles... " Henri Poincaré, cette lumière de la science humaine, aurait pu signer le même aveu. Ces évocations et ces remarques ont donné au discours du nouvel académicien un accent ému et grave. Les préoccupations de l'heure présente ont trouvé naturellement leur place dans l'éloge de ce philosophe qui, naguère, en nous débarrassant d'une idole spécieuse et redoutable, était, à son insu l'un des artisans de l'esprit nouveau qui allait fleurir au souffle de la mort. Et M. Capus lui-même a reçu l'impression de cet esprit nouveau. Ne l'a-t-il pas délicatement indiqué, quand, dépeignant en termes généraux les répercussions intimes de la grande épreuve, il a souligné ce trait, qui est peut-être une confidence personnelle: " Pour chacun d'entre nous, il n'est point jusqu'aux souvenirs de jeunesse qui ne reviennent à la mémoire chargés d'un autre sens. "

Mais il n'appartenait pas au *nouvel* académicien de parler de soi-même. Ce rôle incombait à l'*ancien* chargé de le recevoir. M. Maurice Donnay, naturellement, a loué, chez son nouveau collègue, le très spirituel et très agréable auteur dramatique. Mais, lui aussi, il a voulu atteindre, au-dessus des comédies d'hier, le niveau des drames d'aujourd'hui. Et c'est sans effort, avec aisance, avec élan, qu'il a réalisé cette ascension. Son sujet, autant que ses pensées profondes, l'aidait, d'ailleurs, à monter. Car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que M. Capus s'élève au-dessus de la satire. Journaliste, il est devenu, dès les premiers temps de la guerre, un des échos de l'esprit public et, en même temps, l'un de ses conseillers. Plus d'une fois, ses articles brefs, énergiques et sages, ont exalté la bravoure et inspiré la confiance. Et, même avant l'heure tragique, il avait entrepris cette compagne. Monnayant sa verve dramatique en articles brillants, il avait déjà tiré des aventures et des événements contemporains des leçons utiles à notre santé nationale. M. Donnay l'en a particulièrement félicité. A la veille de la guerre, lui a-t-il dit, " vous devenez attentif au grand mouvement patriotique qui se dessine dans la jeunesse, comme si elle pressentait que l'heure devait sonner bientôt, à l'horloge qu'on ne voit pas, l'heure terrible de la guerre formidable... " Et l'orateur ajouta ce souvenir émouvant: " On découvre en vous des respects que l'on ne soupçonnait pas, ou que l'on connaissait mal. Vous m'avez raconté que votre mère, à son lit de mort et tandis que vous lui teniez la

main en pleurant, vous avait dit : " Mon enfant, ne pleure pas, tu ne sais " pas où je vais et tu ne te doutes pas de la félicité qui m'attend. " Un homme qui a entendu de telles paroles, dans de telles circonstances, ne peut jamais être irrespectueux envers la foi sincère. " On conçoit que, sur un tel plan de pensées, M. Maurice Donnay n'ait pas eu de peine à opérer la soudure entre le panégyrique d'un Henri Poincaré et l'éloge d'un Alfred Capus. Car c'est la coutume, au Palais Mazarin, que l'académicien chargé d'accueillir le nouvel élu ajoute sa palme aux rameaux dont celui-ci doit couvrir son prédécesseur. Derechef, on a donc entendu, en termes pénétrants, l'apologie du mathématicien philosophe. Je n'y reviendrai pas, sauf pour reproduire une citation, qui relie plus étroitement le savant mort en 1912 à la génération de 1914. Un jour, Henri Poincaré constatait l'embaras que nous pouvons ressentir à justifier, par la froide raison, notre patriotisme... " Mais, reprenait-il aussitôt, que nous nous représentions par la pensée notre armée vaincue et la France envahie, tout notre coeur se soulèvera, les larmes nous monteront aux yeux et nous n'écouterons plus rien. Et si certaines gens accumulent aujourd'hui tant de sophismes, c'est sans doute qu'ils n'ont pas assez d'imagination, qu'ils ne peuvent se représenter tous ces maux. Si le malheur ou quelque punition du ciel voulait qu'ils les vissent de leurs yeux, leur âme se révolterait comme la nôtre... "

M. Henri Lavedan, qui fut, dans l'art de divertir, le rival de M. Maurice Donnay et de M. Alfred Capus, monte encore plus haut qu'eux, estime M. Veillot, vers les sommets de l'idée et de la morale. Sous ce titre évocateur *La famille française*, M. Lavedan vient de réunir en volume toute une série d'articles écrits depuis la guerre. Or voici, toujours d'après M. Veillot, ce qu'il convient de penser du livre et l'évolution qu'il marque chez son auteur :

Le dramaturge qui, autrefois, contribua pour sa part à la dépression de la moralité, tient désormais un bon rang parmi les restaurateurs de l'âme française. Il poursuit des campagnes réformatrices, où son autorité s'exerce avec une action convaincante. Cette fois, notamment, il appuie avec succès le mouvement rénovateur de la famille française. Nous n'avions

pas attendu l'épreuve et le danger de ces terribles hécatombes pour reconnaître que la diminution de la natalité menaçait la race et le pays. Dès avant la guerre, un grand nombre d'esprits clairvoyants et fermes avaient entrepris, pour le relèvement de la famille, une propagande qui, déjà, remuait les âmes et déssillait les yeux. La grande épreuve a intensifié cet effort. Dans tous les camps de l'opinion, des hommes se sont levés, des associations se sont établies pour conjurer le fléau et pour préparer, à la France de demain, des foyers féconds. Le gouvernement, très favorable à ces initiatives, a déjà pris bien des mesures de détails en vue de les seconder. Les administrations privées, l'industrie, le commerce ont suivi cet exemple, que, parfois même, ils avaient devancés. Une association créée sous le nom de *La plus grande famille*, et qui n'admet dans ses rangs que des pères ou mères de cinq enfants au moins, a déjà groupé des milliers d'adhérents en ce pays qu'on disait stérile. Tout permet d'espérer que la vitalité française comblera bientôt les vides creusés par la mitraille et la chimie allemandes. Les tombes engendreront les berceaux. Le beau livre de M. Lavedan aura puissamment contribué à ce résultat.

Sa pénétrante observation psychologique lui permet de dépeindre avec justesse et avec esprit les différents milieux, d'analyser finement leur mentalité, de préciser par quels moyens chacun d'eux peut être averti, éclairé, relevé. Il y a donc un peu de tout dans son livre. Mais toujours, la préoccupation morale anime les tableaux et les conclusions. Et, aux chapitres essentiels, quand l'auteur pénètre aux sources de la maladie ou quand il expose les principes du remède, il atteint, d'un coup d'aile aisé et puissant, les sommets religieux. Telles les pages émues et fortes qu'il consacre au célibat ecclésiastique. Il a tenu, dans une feuille profane et mondaine (*l'Illustration*), à traiter à fond ce sujet méconnu. Il a voulu réduire à néant tous les préjugés que l'anticléricalisme a l'adresse d'imposer à l'indifférence. Ainsi rappelle-t-il, avec netteté, que le célibat n'est prescrit par l'Eglise " que dans le cas unique et spécial où la personne se consacre à Dieu, et qu'il n'a rien de commun avec l'autre célibat sans observance ni retenue qui est l'état ordinaire des gens non mariés ". Et, après avoir souligné ce principe, M. Lavedan démontre à quel point il est justifié. "Le célibat religieux, dit-il, permet le développement plus profond et plus étendu de la vie intérieure, il rompt toutes les attaches... La famille du religieux, du prêtre, de la religieuse, c'est son prochain... Leurs enfants, ce sont leurs actes, leurs oeuvres, qu'ils conçoivent, créent, mettent au monde, élèvent, nourrissent et protègent sans interruption jusqu'à l'épuise-

ment total de la vieillesse. " L'auteur va plus avant encore, dans cette étude. Il met, en effet, en lumière des points de vue qui révèlent une méditation et une clairvoyance vraiment surnaturelles. En se condamnant au célibat, fait-il observer, les âmes consacrées à Dieu ont voulu prier pour ceux qui ne prient pas. " C'est un droit si pur, si élevé, si redoutable, qu'on ne peut pas le refuser à ceux qui l'achètent par le total abandon de tous les biens d'ici-bas. " " Au surplus, conclut-il, les sociologues les moins dévots ont admis que jadis, au strict point de vue qui nous occupe, la vocation religieuse favorisait même la natalité... " Et il ajoute: " S'il fallait dresser une statue au saint de la paternité, c'est à Vincent de Paul qu'on l'offrirait! " Plus loin, quand l'auteur résume les causes du fléau, il a le courage d'affirmer que " l'affaiblissement dans le peuple, sinon de la croyance religieuse, du moins de la pratique, est pour les trois quarts du mal ". Et M. Lavedan tient à devoir d'ajouter cet hommage aux sacrements de l'Eglise: " Ne craignons pas de le dire à l'honneur de la confession, si injustement attaquée par les ennemis du catholicisme, c'est au confessionnal, au tribunal de la pénitence, que le prêtre vraiment rigoureux, ayant toujours en vue l'enfant et n'accordant que lui, l'impose aux deux époux. " Enfin, quand l'écrivain passe à l'énumération des remèdes, après avoir invoqué la souveraine collaboration du prêtre, il précise énergiquement: " Les familles ne seront fécondes que dans la mesure où elles écouteront la voix du devoir et, cette voix, il est certain qu'elle vient d'en haut et que seule la religion est capable de lui donner cet accent et cette autorité par où elle plane et s'impose. " Ce n'est pas que la religion enlève au devoir ses épines et ses charges. " Non, reconnaît l'auteur, elle n'empêche pas les maux de nous frapper, elle ne les diminue pas non plus; mais elle nous les *signifie* et nous permet de les endurer, sinon toujours complètement, du moins avec plus de résignation, de courage et d'espérance... " D'ailleurs, M. Lavedan remarque à propos que les faits sont d'accord avec sa thèse: " Les moralistes de tous les temps, insiste-t-il, les grands penseurs, les sociologues impraticaux n'ont cessé, en dehors du point de vue confessionnel, de reconnaître et d'affirmer cette vérité: Les contrées les plus religieuses de la France sont celles où la natalité est la plus élevée et se maintient régulière... La diminution de la natalité coïncide avec le fléchissement de la morale et de la famille. Partout où le sentiment religieux se relâche, la natalité baisse. "

De telles paroles, conclut M. François Veillot, écrites par un prêtre

ou un sociologue religieux, dans un organe confessionnel, ne perdraient assurément rien de leur justesse ni de leur valeur, mais elles n'auraient pas la portée de signification, la force représentative que leur communiquent et la personnalité de l'écrivain qui les formule et le caractère de la publication qui les insère. C'est M. Henri Lavedan, auteur dramaturge autrefois osé et frivole, qui a la clairvoyance et l'énergie de tenir ce langage. C'est *l'Illustration*, journal mondain, profane, ouvert à toutes les opinions, lu dans tous les milieux, qui a répandu ces réflexions, avant qu'elles ne fussent rassemblées dans un volume, aujourd'hui connu et goûté de toutes parts. Ces constatations et ces appels expriment donc la pensée d'un très grand nombre parmi les Français qui observent et qui réfléchissent. C'est à ce titre surtout qu'elles sont symboliques et que j'ai voulu les souligner.

Elie-J. AUCLAIR,

Professeur à l'Université Laval,

secrétaire de la rédaction.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LA QUESTION SOCIALE ET NOS DEVOIRS DE CATHOLIQUES, par le Père Joseph-Papin Archambault. — Montréal, 1917.

Ce bon beau petit livre, qui contient tant de choses justes et bien écrites en ces 112 pages, a été édité par l'*Ecole sociale populaire* de Montréal. C'est le soixante-sixième tract de la collection déjà si riche et dont tout catholique canadien qui pense et qui veut vivre sa foi devrait avoir sous la main tous les petits volumes. Celui-ci, mieux que d'autres, a été bien annoncé et, déjà, très heureusement commenté. Nous ne voulons ici qu'accuser réception à l'auteur et le remercier, une fois de plus, de tout le bien qu'il fait aux jeunes... et aux vieux, à la Villa Saint-Martin, dans les journaux... et ailleurs encore. Ce Père Archambault, c'est un apôtre, un vrai, qui a de qui tenir de plus d'une façon. C'est un jésuite et un patriote de la meilleure trempe. Lisez sa *Question sociale* et vous vous sentirez pousser des ailes.—E.-J. A.

* * *

CHANTS DU SOIR, par Adolphe Poisson, imprimerie de l'*Union*, Arthabaska.

Avec notre Pamphile Lemay, le poète Poisson est un de nos anciens. Nous avons lu de leurs vers alors que nous abordions les jardins fleuris de la classe de seconde, il y a longtemps ! Mais l'on sait assez que les poètes ne savent pas vieillir. Les muses restent toujours jeunes et leurs vrais amis aussi. Ces *Chants du soir*, on le sent parfaitement, le vieux poète, en les modulant, pense au *chant du cygne*, ce dernier chant, vous savez bien, qui est le plus beau. En le remerciant de son envoi à la vieille Revue—qu'il a honorée déjà de sa collaboration — et en attendant que l'un d'entre nous parle, plus pertinemment que je ne saurais le faire, de ce dernier beau volume de vers parfois si touchants, nous tenons à dire à M. Poisson que nous espérons bien qu'il "chantera" encore longtemps — puisqu'il est admis qu'un poète c'est un chanfre — et que si, peut-être, il daigne "chanter" pour nous et nos lecteurs, il sera chez nous le bienvenu ! En tout cas, nos félicitations et nos meilleurs vœux !

E.-J. A.

MELANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par L.-O. David, chez Beauchemin, à Montréal, 1917. — Ce sont bien des "mélanges" que publie l'honorable sénateur. Il y a de tout dans ce livre si canadien. M. David a beaucoup écrit depuis soixante ans. Sur le soir de sa vie lui aussi, il a relu ses oeuvres et en a extrait les meilleures pages. La première date de 1858, la dernière de 1916. Nous n'aurons pas la témérité de porter, en quelques lignes, un jugement sur cet ensemble. Disons seulement, pour l'instant, que l'homme qui incarne depuis un demi-siècle le patriotisme canadien-français restera devant la postérité l'un de nos plus vivants publicistes. Ses portraits d'hommes illustres — Chapleau, Laflamme, Bourget, Trudel et tant d'autres — sont de vrais portraits. C'est le genre où il excelle. Ses idées, son libéralisme impénitent ont été discutés âprement. Il n'importe. M. David a le très grand mérite d'être sincère, et la sincérité est chose si rare en ce pauvre monde. C'est un métier difficile de dire ce que l'on pense des hommes et des choses, des hommes surtout. On ne saurait penser comme tout le monde. Il y a toujours là quelqu'un — de ceux parfois qui ne sauraient écrire cinq lignes qui se tiennent — qui, pour un trait ou un mot qui ne lui va pas, nous prend en grippe, nous en vent et nous en garde rancune ! C'est égal, c'est une jouissance de camper un homme devant sa plume et, tout en rendant hommage à ses talents et à ses qualités, de lui dire son fait. Cette jouissance-là, M. David la connaît bien. Nous estimons que ce genre du "portraitiste" va mieux à l'honorable sénateur que celui de l'homme à thèse. Ses portraits sont toujours bien venus, ils paraissent ressemblants. Ses thèses sont parfois risquées en quelque endroit. Mais le souffle patriotique, la sincérité de l'écrivain, sa foi très vive qui perce partout, son désir d'être utile et de faire du bien en font l'un des publicistes canadiens qui plaisent et intéressent au plus haut point. Son nouveau livre aura du succès et est assuré de vivre.—E.-J. A.

LA PROVIDENCE (1917), par S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris. In-12, 32 pages. Maison de la Bonne Presse, 5 rue Bayard, Paris-VIIIe.

“En face de l'effroyable drame qui ensanglante l'Europe, écrit Son Eminence, au milieu des douleurs du présent et des inquiétudes de l'avenir, nous avons plus que jamais besoin de ranimer notre foi en la Providence divine et de nous redire qu'un Dieu tout-puissant, sage, juste et bon, régit souverainement tous les événements de ce monde. Mais, d'autre part, le spectacle de tant de maux, de tant d'odieuses iniquités, de tant de souffrances imméritées, soulève dans nos âmes d'angoissants problèmes et menace de troubler la sérénité de notre foi.” Ainsi débute cette belle lettre pastorale, si opportune. L'archevêque de Paris définit ensuite la Providence, montre que Dieu gouverne le monde en vue de la fin dernière, qui est sa gloire procurée par le salut éternel des âmes, et laisse d'ordinaire agir les causes libres dont il respecte la liberté. A la lumière de ces deux lois, l'étude des “énigmes du gouvernement divin” devient facile, et la conclusion, toute d'actualité, se dégage aisément.

* * *

LA PREMIERE ANNEE DE GUERRE: L'HISTOIRE DE LA GUERRE (tableaux extraits de *l'Etoile noëliste*). Un beau vol. petit in-folio de 64 pages. Prix, 1 fr. 50. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-VIIIe.

Il a paru une immense bibliothèque d'ouvrages sur la présente guerre. Par contre, il en existe très peu de destinés à la jeunesse. Celui-ci est peut-être le meilleur, et, pour la période qu'il embrasse, le plus complet. Il ne comprend pas moins de 519 dessins à la plume, dont chacun est accompagné d'une légende précise et claire. La déclaration de guerre, les premiers succès en Alsace, la guerre sur les fronts alliés, la guerre sur mer, les mots de la guerre: telles sont les principales choses que groupe cette première série très intelligemment constituée. Ajoutons que les nombreux personnages officiels, les principaux monuments, les vues des villes dont il est question, ont été dessinés d'après des photographies et non pas “de chic”, ce qui donne à cet ouvrage une valeur documentaire véritable. Six grandes reproductions historiques d'après des tableaux de maîtres nous montrent la France d'hier en face de celle d'aujourd'hui.

* * *

LA PAIX ET LE DEVOIR ACTUEL DE GUERRE (1917), par Mgr Quilliet, évêque de Limoges. In-12, 32 pages — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-VIIIe.

Jamais il ne fut davantage parlé de paix qu'en ce temps où se sont livrés, où se poursuivent les combats les plus étendus et les plus meurtriers. Il importait donc que la doctrine catholique sur ce sujet fût mise en lumière. C'est ce que fait, en une récente lettre pastorale, Mgr l'évêque de Limoges. Voici le sommaire de cette brochure, tel que l'indiquent les nombreux sous-titres qui en facilitent la lecture: *Idée générale de la paix — la paix individuelle et intime de l'homme — la paix sociale — la paix naturelle et surnaturelle — les principes de la paix du côté de l'homme et du côté de Dieu*. Dans une conclusion aussi ferme que pratique, le prélat montre enfin quels sont les devoirs actuels des Français pour mériter et pour conserver cette paix naturelle et surnaturelle.

* * *

LES SIX FEMMES ET L'INVASION (août 1914—février 1916) par Marguerite Yerta. Volume in-16. Prix 3 fr. 50. Chez Plon-Nourrit, 8, rue Garancière, Paris-IIe.

“En 1914, nous fîmes la guerre. C'est-à-dire que vous la fîtes, vous, les hommes, et nous, les femmes, nous dûmes la subir.” Ces simples mots, qui ouvrent le récit de l'invasion dans un coin arcadien de l'Île-de-France, à Morny, un bourg de Sonnois, expriment bien, avec une concision tragique, l'angoisse surhumaine qui pesa sur les populations désarmées, courbées sous la botte des barbares. La narratrice, seule avec sa belle-mère et ses quatre belles-soeurs, après une fuite désordonnée et inutile à la première nouvelle de l'approche de l'ennemi, tint tête aux menaces, aux perquisitions, aux caprices irritants, à la politesse perfide, plus dangereuse que sa colère, de l'envahisseur. Enfermée dans un cercle de fer, elle connut, par les divers échantillons d'officiers qui tyrannisèrent sans contrôle le pays, l'infinie bassesse d'une race qui éleva la cruauté et l'immoralisation à la hauteur d'un système. Dans une série de scènes et de tableaux d'une implacable sincérité, ces officiers, “élite masculine de la Germanie”, défilent, tous pareils au fond par la qualité de l'âme, se différenciant par des nuances: il y avait les em-

busqués tire-au-flanc, les sentimentaux portés à la prédication, les grandiloquents, qui s'affirmaient à tout propos les représentants d'un type supérieur d'humanité, les sybarites, qui dévastaient les mobiliers, les caves et les basses-cours, les brutes, affligés d'une mentalité préhistorique, les noceurs, qui transformaient les maisons honnêtes en bouges. On suivra avec une émotion un peu crispée l'histoire du long martyr infligé à une pauvre commune rurale et des atroces brimades dont les femmes étaient l'objet. C'est un document à ajouter au dossier épatant des crimes allemands.

* * *

LES CAPTIFS DELIVRES (Douaumont — Vaux — 21 octobre — 3 novembre 1916), par le capitaine Henry Bordeaux. Volume in-16, prix 3 fr. 50. Chez Plon-Nourrit, 8, rue Garancière, Paris-VIe.

La bataille de Verdun marqua certainement l'arrêt de la puissance germanique, le point culminant de la grande guerre. Là se réalisa, suivant l'expression de M. Henry Bordeaux, une "geste" glorieuse, digne d'être comparée à celle de Roland. On dira plus tard le "cycle de Verdun", comme on dit maintenant le "cycle de Charlemagne" et le "cycle de Guillaume d'Orange". Deux faits dominent cette épopée récente: sur les trente forts qui gardent notre vieille forteresse, deux avaient été faits prisonniers, Douaumont le 25 février 1916 et Vaux le 7 juin, au cours de la ruée des soldats du kronprinz; les captifs ont été délivrés, Douaumont le 24 octobre et Vaux le 3 novembre. Dans les *Derniers jours du fort de Vaux*, l'auteur a évoqué en traits saisissants l'image de la résistance française acharnée à sauver l'honneur. Aujourd'hui il nous offre le récit de la victoire qui acheva la longue et dure bataille de Verdun. Ici l'illustre romancier, devenu un historien attentif et ému, a su recueillir les témoignages directs de ces actions prodigieuses, décrire la physionomie exacte des héros qui luttèrent dans cette vaste arène, l'aspect des lieux aussi qui encadrèrent leur rude effort. Le portrait du commandant Nicolay qui prit Douaumont égale celui du commandant Raynal enseveli dans Vaux. Les régiments, les compagnies d'assaut vivent d'une admirable vie collective. Et la vérité, écrite avec dévotion, donne à cette oeuvre l'accent d'une chronique des croisades.

* * *